

Enseignement Pratique de la Langue Française

No. I.

COURS ELEMENTAIRE

ART. I. — GRAMMAIRE.

I. PARTIE: **Phonétique** ou *étude des sons et des articulations.*

B — **Orthographe et prononciation.**

1. **L'orthographe** est la manière d'écrire correctement une langue: *savoir, apprendre l'orthographe.*

Ici, c'est la manière d'écrire les mots — a) tels qu'ils sont dans le dictionnaire: on l'appelle *orthographe d'usage*; — b) tels qu'ils se terminent selon la grammaire: on l'appelle *orthographe de règles.*

Ex.: — Le dictionnaire donne: *cheval, arc-en-ciel, complet*; la grammaire enseigne, en plus d'écrire: des *chevaux* emportés; des *arcs-en-ciel* trisés; une *complète* guérison.

En allemand, l'on *prononce* les mots comme ils sont *orthographiés*. En français, tantôt on ne prononce pas certaines lettres, tantôt on les prononce de diverses façons.

L'Académie travaille, en ce moment, à simplifier ces difficultés; par ex.: *Filosofie* au lieu de *philosophie*, *affaire*, *afection*, *afirmer*, — *attendre*, *ateindre*. . . au lieu de ces mots avec deux *f* ou deux *t*.

2. L'orthographe concerne les voyelles et les consonnes; et c'est ici que se présentent les difficultés, surtout pour les consonnes.

I. — **Voyelles muettes.**

A est nul dans *août, curaçao, taon* (insecte), *toast*.

E est nul dans *Jean, Caen* (en Normandie), *Stael* (Madame de), *geai, assoeir, j'eus, j'eusse* . . .

O est nul dans *faon, paon*.

I est nul dans *poignée, empoigner, oignon, moignon, encoignure*.

U est nul, après *g* et *q*: *guerre, qui, queue* . . . excepté *questeur, etc.*

II. — Consonnes muettes.

3. I. — Au milieu des mots.

C est nul dans *arc-boutant, arc-doubleau*; — **Ch** dans *almanach*.

F est nul dans *cerf-volant, chef-d'œuvre, bœuf gras*.

G est nul dans *doigté, legs (lè), longtemps, sangsue, signet, vingtaine*.

H dans *sanhédrin, Copenhague, exchausser, exhaler...*

L est nul dans *Arnould, fils, gentilshommes, le Sault aux Récollets*. —

M dans *damner, automne* (mais non dans *automnal*).

P est nul dans *baptiser, saint Jean Baptiste, comptable, dompteur, promptement, septième, sculpteur, exempter* (mais non dans *exemption*).

T est nul dans *Montréal, Montmorency*.

Th dans *isthme, asthme*.

(A *suivre*).

II. PARTIE: **Morphologie** ou *Etude des mots*.

CHAP. II. — L'ARTICLE.

LETTRES CANADIENNES.

Bien chère sœur Marie,

L'une des merveilles les plus pittoresques, concernant le fleuve Saint-Laurent, est la chute renommée du *Niagara*. La rivière de ce nom s'échappe des masses liquides du lac Erié. En amont de la cataracte, les eaux, ainsi qu'un blanc troupeau qui court au sacrifice, se viennent heurter contre les flancs d'un îlot, "l'île aux Chèvres" et se partagent en deux nappes entraînées sur une inclinaison rapide.

La rive nord est canadienne, celle du sud américaine. D'une altitude de 165 pieds, l'immense nappe bouillonnante s'arrondit brusquement et bondit dans le vide. Quel mugissement et quel tonnerre assourdissant! Une poussière liquide rejailit du fond du gouffre insondable, sorte de vapeur qui s'élève en nuages superbes sous les torrents lumineux du soleil.

C'est un des plus majestueux spectacles que l'homme puisse contempler dans la nature. Et quelle folle audace à pu inspirer une dame américaine à se faire enfermer dans un tonneau pour sauter cette chute: le fait s'est accompli, il y a deux ans. Que ne fait-on point pour de l'argent, de la gloire et pour une fumée d'orgueil! Des insensés, on les trouve partout!

I. DÉFINITION. — L'article est un mot qui se joint au nom, pour en indiquer le *genre* (masc. ou fém.), le *nombre* (sing. ou plur.), le *sens général, spécial, individuel*.

Ex.: — "le fleuve; la chute; les masses du lac; les torrents lumineux, la rive nord, le Niagara."

II. Division. — Il y a trois sortes d'articles: défini, indéfini, partitif.

1. L'article défini: *le, la, les*. — a) désigne devant un nom, soit l'espèce, soit l'individu: "les torrents," "les torrents lumineux du soleil," "la chute," "la chute du Niagara;" "le fleuve," "le fleuve Saint-Laurent."

b) Devant une voyelle — *a, e, i, o, u, y* — ou une *h* muette — *le* et *la* perdent leur voyelle pour prendre une apostrophe: "l'une, l'île, l'argent, d'orgueil, l'homme."

c) Devant une consonne, à *le = au*; *de le = du*; et, s'il faut le pluriel, *a les = aux*; *de les = des*: "au sacrifice, du Niagara; aux Chèvres, des merveilles."

2. L'article indéfini: *un, une, des*, désigne les noms, pris dans un sens général, soit l'espèce, soit l'individu: "un blanc troupeau; une altitude; une poussière liquide; des insensés."

3. L'article partitif: *du, de la, des*, désigne les noms, pris dans une partie de leur sens: "de la gloire, une des merveilles."

ART. II. — VOCABULAIRE.

25. **Absolu, e**: Indépendant, sans contrôle, qui n'est soumis à aucune condition ni restriction: *nécessité, autorité absolue*; — impérieux, qui force à céder: *Cet enfant a un caractère absolu*.
Absolument: de toute nécessité, sans restriction.
Absolution: action d'absoudre; grâce, pardon, rémission; exemption de peine: "Nous sommes pécheurs et nous attendons une sentence finale d'— ou de mort."
Absoudre: acquitter: *Il fut absous à cause de son âge si jeune*; remettre les péchés.
Absoute: prières autour du cercueil, à l'office des morts.
26. **Absorber**: Faire pénétrer et retenir: *L'éponge absorbe l'eau*; — consumer: *Le jeu a absorbé sa fortune*; — occuper entièrement: *Il paraît absorbé par cette affaire*.
Absorbant, te: qui captive l'esprit: *Il a des fonctions absorbantes*.
Absorption: action d'absorber.
27. **Abstenir (s')**: S'interdire de faire une chose: *Il s'abstient d'étudier ses leçons, de prendre des liqueurs, du café*.
Abstention: action de ne pas donner son vote dans dans une élection.
28. **Abstinence**: action de s'abstenir de manger telle chose: *Les jours d'abstinence*.
29. **Abstraire**: Isoler, séparer par la pensée une partie d'un tout: *L'âme abstrait seule la couleur des objets*. — **Abstraction**: action ou résultat d'abstraire: *La blancheur*

U. W. O. LIBRARY

est une abstraction si je la sépare de tout objet. —
Abstrait, te : *pensée, terme.*

30. **Absurde :** *Contraire au sens commun : Un usage, une opinion ; une parole absurde. — Absurdement.*

Absurdité : *caractère de ce qui est contraire au bon sens : Il soutient des absurdités.*

31. **Abuser :** *User mal, avec excès : Il abuse de sa force, de sa santé, de son argent ; — tromper : Il l'abusa de vaines promesses.*

S'abuser : *se faire illusion, se tromper.*

Abus : *usage mauvais, excessif d'une chose : L'abus des liqueurs fortes, de la liberté, des grâces.*

Abusif, ve : *où il y a abus : C'est une coutume abusive. — Abusivement :* *d'une manière abusive.*

(A suivre).

ART. III. — EXPLICATION D'AUTEURS.

A.—Prière du matin.

1

Seigneur, ton soleil radieux
 Répond à la voix qui l'appelle,
 Et reprend, docile et joyeux,
 Un pas de sa course éternelle.
 Apprends-nous enfin dans ce jour
 A faire un pas dans ton amour!

2

Ce soleil que tu fis si beau,
 Reflet de ta bonté puissante,
 Réchauffe le petit oiseau,
 Et ranime la fleur mourante;
 Mais toi seul as, soleil vivant,
 Un rayon pour le cœur souffrant.

v. 1.—“ Seigneur ”, nom commun devenu nom propre : nom donné à Dieu pour reconnaître son pouvoir sur nous. **Dér. :** *seigneurial, le* (terre, maison) ; *seigneurie* : domaine et autorité du seigneur. — *Monseigneur* : titre donné aux princes, aux évêques, aux prélats.

“ ton ”, *adj. possessif* ; “ soleil radieux ” qui jette des rayons lumineux. — On dit d'une personne dont le visage rayonne de joie : “ Elle paraît toute radieuse. ” — Vers de huit syllabes ; vers masculin : sans e muet à la fin.

v. 2.—“ Répond ” : conjuguez ce verbe ; quelle conjugaison ?...

“répond” se montre obéissant. On dit : “Cet enfant ne répond pas à la tendresse de sa mère.” — **Dér.** : réponse : écrit, paroles à une demande. — “à la voix” à celle de Dieu, quand il se lève, chaque matin.

v. 3.—“reprend” prend de nouveau ce qu’il a interrompu. — **Dér.** : reprise (du froid, des affaires) ; — “docile”, soumis, obéissant. **Dér.** : docilité, indocile, docilement ; “joyeux” qui exprime la joie : “cris, chants, regards... nouvelle joyeuse : elle accourt toute joyeuse”. **Dér.** : *joyeusement, joyeuseté* : parole, action pour rire.

v. 4.—“un pas” mouvement en avant du soleil qui monte au firmament ; “course” action de parcourir un espace (du lever au couchant) : *coursier* : cheval. — “éternelle” qui n’a ni commencement ni fin : exagération pour *perpétuelle*. **Dér.** : *éternellement* (toujours), *éternité* (durée sans fin), *éterniser* (faire durer toujours ou longtemps).

v. 5.—“Apprends-nous” montre, enseigne (à) nous : *verb. impératif* : on écrirait de même : “réponds-nous, prends-la” ; — “enfin” *adv.* ; “dans” eux, pendant, durant (*prép.*).

v. 6.—“A faire un pas”, à progresser ; “dans ton amour”, l’amour envers toi et que nous devons avoir, augmenter en nous.

Remarque. — Deux vers à *rime féminine* : “appelle... éternelle” ; quatre vers à *rime masculine* : “radieux... joyeux ; jour... amour.” — Deux phrases, l’une de 4 vers, l’autre de deux vers sur les six (*sizain*).

v. 7.—“Ce soleil”, sujet ; “que tu...” propos, ou compl. *déterminant* le sujet ; — “fin” quel temps ? quel verbe ?... “si” *adv.* = aussi ; — “beau” (belle) dans les choses de la nature : “un beau ciel bleu ; il fait beau (jour).” — **Dér.** : *beauté* : éclat (d’un paysage de la mer, des forêts, des montagnes).

v. 8.—“Reflet” (qui est le), *opposition* : réflexion affaiblie de la lumière (comme dans une classe où n’entrent pas directement les rayons du soleil luisant) ; le soleil *reflète* la beauté... et “la bonté puissante du Créateur.—On dit : “La pureté de son âme se reflète sur son visage.”

v. 9.—“Réchauffe” chauffe de nouveau ce qui est engourdi de froid ; — se ranimer (pour un sentiment affaibli) : “L’amour se réchauffe au foyer paternel.”

v. 10.—“Et ranime”, rend à sa vigueur perdue : “Le retour de son enfant *ranima* le cœur de la mère malade” ; — “la fleur mourante” de froid, languissante, qui va périr. — “la fleur... le petit oiseau” : le *sing.* mis pour le pluriel, en poésie.

v. 11.—“Mais” *conj.* pour renchérir sur ce qui vient d’être dit ; — “toi seul as,” avec élision de *tu* : deux sujets dont l’un est sous-entendu. — **Dér.** : *seulement, solitaire, solitude, soli* ; — “soleil vivant” comme un soleil—non matériel et inerte — mais qui aurait la vie, l’intelligence, le cœur ; — **Dér.** : *vic, vivat, viveur ; revivre, survivre*.

v. 12.—“Un rayon”, *sing.* pour *plur.* “des rayons” invisibles ; — “pour” réchauffer ; ranimer “le cœur souffrant” qui a des peines, du chagrin cachés. **Dér.** : *souffrance* (du corps ou de l’âme : esprit, cœur).

Traduction en prose.

1. Seigneur, œuvre de vos mains, le soleil se lève étincelant, répondant à votre voix qui l'appelle; docile et souriant, il va prendre un nouveau pas de sa course sans fin. En ce jour, enseignez-nous à faire un pas aussi dans votre amour!

2. Vous l'avez créé si beau, ce soleil, reflet de votre bonté souveraine! Il réchauffe les petits oiseaux frileux, et ranime les fleurs mourantes. Mais vous seul, mon Dieu, Soleil vivant, vous portez vos rayons sur les cœurs qui souffrent.

3

O Christ! tes anges ont béni
 Cette heure où notre voix t'implore;
 Quand leur chant, se mêlant aussi
 Aux rayons d'une double aurore,
 Nous laissa ce sublime adieu:
 "Paix sur la terre et gloire à Dieu!"

4

Père saint, quand viendra le soir,
 Le vrai soir, cette heure dernière,
 Où tout dans l'âme se fait noir,
 Tout se tait, même la prière,
 O Père, ô Frère, ô saint Epoux!
 Ce soir-là, souviens-toi de nous!

MOR GERBET (1798-1864).

(Cours sup. des Frères).

v. 13. — Jusqu'ici, la prière s'adressait au "Seigneur," créateur du soleil, de la nature; maintenant, elle s'adresse à "Jésus-Christ," rédempteur et sauveur. — "tes anges," ceux de Bethléem, à Noël, le matin. **Dér.:** *angélique* (innocence, pureté, beauté...), *angelus*; *archange* (au-dessus de l'ange, par ex. Saint Michel); — "béni" proclamé comme heureuse, favorable.

v. 14. — "Cette heure," celle de la prière du matin; "heure" pour *moment*, *instant*; — "où" *adv.* (de lieu) indique le *temps*; — "notre voix" pour notre esprit, notre cœur "t'implore" dans la prière.

v. 15. — "Quand," *conj.*, lorsque "leur chant," *sing.* au lieu du *pluriel*; — **Dér.:** *chanter*, *chantonner* (à voix basse), *chanteur*, *chanteuse* (à l'église); — "se mêlant... aux rayons," langage hardi qui suggère que "leur chant" se firent entendre au lever de l'aurore; "aussi," *adv.*

v. 16. — "Aux rayons" aux lueurs premières "de l'aurore" qui précède le lever du soleil; — "double," *celle du firmament* à l'orient, et *celle du christianisme, de la vie même de Jésus, son fondateur*. — **Dér.:** *doubler*, *doublement*, *doublure*; *dédoubler*, *redoubler*.

v. 17. — "Nous laissa," laissa au monde présent et à venir; "adieu" mot composé: *à Dieu!* (soyez à Dieu!): formule de politesse pour prendre congé de quelqu'un; ici, c'est un nom commun: "Dire un éter-

nel adieu au monde." — "sublime" de beauté élevée et surprenante, à cause de sa nouveauté et rareté. — **Dér.**: *sublimement, sublimité.*

v. 18. — Paroles des anges, renversées par l'auteur, car ils ont chanté: "Gloire à Dieu et paix sur la terre" aux hommes de bonne volonté. — "paix," tranquillité, douceur, calme, repos; — "sur la terre" sur tout l'univers; — "gloire," honneur, louange, adoration, reconnaissance. — **Dér.**: *paisible, paisiblement; glorieux, glorieusement, glorifier.*

v. 19. — "Père saint," est dit à Dieu le Père — et à Jésus-Christ ensuite; — "quand... le soir" de la vie, qui rapproche la nuit du tombeau; remarquez le *sujet* après le verbe. — **Dér.**: *soirée; bonsoir.*

v. 20. — "vrai" soir conforme à la réalité, et non à l'imitation, à la contre-façon; ce qui s'explique par ces mots: "cette heure dernière," sur la terre, en vie.

v. 21. — "tout dans l'âme se fait noir," *inversion*; "se fait" = devient; on dit "il fait noir," sombre, obscur, ténébreux. Ceci a lieu, à la mort, pour les yeux de l'âme.

v. 22. — "tout," indéf.: toutes les personnes, les choses; on ne voit plus, on n'entend plus, on ne parle plus; donc aussi: on ne prie plus, on se tait, et tout est silence.

v. 23. — Ce vers réuni "Dieu le Père" et Jésus-Christ "Frère" puisqu'il est Fils du Père, comme nous sommes ses fils adoptifs; "Epoux," puisqu'il est uni à notre âme par la grâce en nous et son union avec elle.

v. 24. — "Ce soir-là," précisément, surtout; l'auteur insiste avec force — "souviens-toi de nous "aider, secourir, sauver! C'est un appel suprême à la bonté de Dieu et du Christ.

Traduction en prose.

3. O Jésus-Enfant! vos anges ont béni l'heure matinale où notre voix vous implore, lorsque, mêlant leurs chants aux feux d'une aurore doublement fortunée, ils vous laissèrent cet adieu sublime: "Gloire à Dieu et paix sur la terre!"

4. Père saint, quand viendra le soir, le vrai soir de notre jour suprême, heure où tout se fait noir dans l'âme, où tout se tait, même la prière, ô Père saint, ô Jésus, mon frère, ô céleste Epoux, ce soir-là, daignez vous souvenir de vos enfants!

B.— L'OISEAU.

1. L'homme est né pour le travail et l'oiseau pour voler.

L'auteur n'a fait que traduire un verset du *Livre de Job* (ch. 5, 7). C'est donc une réminiscence, une allusion, une citation. C'est aussi un rapprochement, une similitude — entre "l'homme... et l'oiseau." — La phrase est *simple*; on sous-entend "l'oiseau (est né) pour voler."

2. Tandis que les pieds de l'homme demeurent attachés à la terre, l'oiseau voltige joyeusement.

La construction est l'inverse de la phrase: "l'oiseau voltige joyeusement, tandis que les pieds..." L'on verra plus tard la raison de ces constructions: il suffit de la remarquer ici.

"Tandis que," *conjonction* (temporelle) désigne le temps; — "les pieds de l'homme," et non "l'homme": ces mots font *image*, et laissent voir mieux que "sont"; "attachés" fait image aussi, puisqu'ils touchent "à la terre"; "joyeusement," avec gaieté, termine bien la phrase.

3. Il parcourt les régions de l'air, et on le prendrait pour un hôte du ciel. Il en est l'harmonie par son chant, la fleur par l'éclat de son plumage. L'oiseau et le ciel semblent faits l'un pour l'autre.

Remarquez les termes "voler... voltige... parcourt l'air... hôte du ciel..." — Il "parcourt," traverse en divers sens; — "les régions," étendue de pays de même climat; *ici*: étendue ou espaces "de l'air"; "on le prendrait pour," ou le considérerait comme "un hôte," celui qui reçoit l'hospitalité "du ciel," qui devient son toit hospitalier.

"en" du ciel, pron. indéf.; "harmonie" la beauté par l'accord de "son chant" avec l'atmosphère et le ciel bleu, ensoleillé; "fleur" terme hardi et magnifique, désigne l'idée de "fleur vivante." On voit bien que l'oiseau est pris dans un sens général: tous les oiseaux.

De ces idées, l'auteur tire une conclusion: "oiseau et ciel faits l'un pour l'autre."

4. Cependant l'oiseau s'abaisse quelquefois jusqu'à nous; et, quand il rase notre humble sol, ou qu'il pose son pied moelleux soit sur l'arbuste en fleur soit à l'angle de nos maisons, nous le croirions volontiers devenu notre concitoyen et notre frère; mais, dès que nous l'approchons, il reprend son essor, et s'élevant à des hauteurs où notre œil ne peut le suivre, il nous fait souvenir que sa patrie est le ciel.

Comment analyser cette longue phrase? — En cherchant les idées. Au numéro 3, l'auteur a vu l'oiseau dans les airs; *ici*, il le montre: a) "s'abaissant jusqu'à nous"; — b) "rasant le sol"; — c) "posant le pied sur l'arbuste ou l'angle des maisons"; — d) "il devient concitoyen et notre frère."

Mais — a) "il reprend l'essor"; — b) "s'élève aux hauteurs"; — c) "sa patrie est le ciel."

Comment a-t-il inventé ces idées? — En observant la conduite et les habitudes des oiseaux. Il faudra observer, vous aussi, pour trouver vos idées.

Le style est-il parfait? — Non; il faudrait éviter l'usage des *nous*, *notre*, et mettre *on* et changer de place à certains mots.

5. Serait-ce donc vainement, ô mon Dieu, que vous auriez placé devant mes regards cette multitude ailée, qui remonte incessamment vers les régions célestes? Sa nature set pour moi un exemple et une leçon.

Pour frapper vivement, l'auteur parle à Dieu et interroge; puis il répond à sa propre interrogation: "sa nature...": Ce dernier mot ne va pas bien avec "multitude ailée," lequel est aussi inattendue, puisqu'il ne s'agissait

jusqu'à la que de "l'oiseau" en général. — "Placé devant mes regards" n'est pas juste; c'est une phrase usée, toute faite; il en est ainsi de "serait-ce vainement," de "régions célestes." Il fallait choisir mieux que cela.

6. Quel exemple et quel enseignement recevrai-je de l'oiseau du ciel? Ah! je comprends que, si le péché me condamne au travail de la terre, j'ai cependant moi-même été créé pour aspirer au ciel. J'envie la destinée de l'oiseau; j'espère m'envoler un jour comme l'oiseau.

MGR DE LA BOULLERIE (1810-82).

(Cours sup. des Frères).

Voilà la leçon morale que l'auteur voulait tirer de sa description de l'oiseau et de ses habitudes de vivre: c'est la conclusion. Il eût mieux fait de dire "mon âme" et non "j'ai... été créé, j'envie... j'espère..."

ART. IV.—COMPOSITIONS PAR IMITATION.

I.—L'oiseau en cage.

N. B. — Ecrivez quelques lignes sur un canari, une linotte, un oiseau en cage et que vous avez sous les yeux.

L'oiseau est né pour voler, et voici le canari en prison. Tandis que ses frères voltigent gaiement au soleil, il bat des ailes les barres mignonnes, tournant sans cesse et se trompant sur l'espoir d'échapper enfin. Qu'il voudrait explorer les plaines de l'air, lui captif, mais l'hôte du ciel d'azur! Il se résigne, et l'habitude le rend soumis et joyeux. Par son chant il est l'harmonie de la maison, la fleur vivante par l'éclat de sa robe jaunâtre. Le canari semble fait pour égayer les foyers.

Quelle leçon enseigne-t-il à l'enfance? Ah! Je comprends que, si l'enfant affectionne la vigilance de sa mère et les douceurs de l'intérieur familial, il aimera à se résigner, docile et gai, sous les regards de ses parents. Douce captivité de la prison du canari, tu es l'image de la vie intime au sein de la famille!

II.—Les moineaux d'hiver.

Remarque. — Recourez à l'observation, et vous trouverez vos idées sur ce sujet facile et nouveau. Faites des phrases simples, mais en vous souvenant du morceau étudié au tableau noir.

Le moineau est l'hôte unique de nos hivers. Frileux, il gonfle son plumage et paraît grelotter, quand ses petits pieds disparaissent dans la neige. On le prend en pitié, ce cher concitoyen, ce fidèle ami séparé de ses frères émigrés.

Où donc est sa demeure ? Comment se préserve-t-il des nuits étoilées et glaciales ? Il se blottit sans doute dans l'angle des toits où montent du foyer quelques rayons de chaleur. Mais sa nourriture, qui la lui sert, plusieurs fois le jour ? La neige couvre le sol, et il n'a point de greniers ! La Providence l'amène sur la trace des voyageurs, et le petit affamé, sans peur des passants dont il espère pitié et miséricorde, picore sur la voie publique ou à la sortie des maisons.

Quel enseignement offre-t-il à l'homme ? Oh ! je comprends que l'oiseau est sous l'œil de Dieu qui veille à sa vie, sans qu'il s'en doute et qu'il y pense. Et nous, qui sommes les enfants du Père des cieux, hésiterons-nous à mettre en lui confiance, résignation, abandon !

V.—Phrases simples.

LE CHAPELET.

Question. — *D'où vient ce mot ?* — **Rép.** — Anciennement, il était synonyme de *chapel*, devenu ensuite *chapeau*. *Chapelet* était donc un petit chapeau, à bords étroits.

Puis, comme on y voit des fleurs, il ressemblait à une couronne, à une guirlande de fleurs. — **Rosaire** est proprement une guirlande de *roses*.

Aujourd'hui le chapelet est un groupe de cinq dizaines de *graines* (au lieu de *fleurs* ou des *roses*), séparées par un grain plus gros.

Nous avons ainsi une *comparaison* entre les *paters*, les *avés* et les *fleurs*. **Ecrivons** dont :

1. Le chapelet me rappelle une couronne de fleurs. (*Proposition indépendante.*)

2. Oh ! quelle joie de le savoir et d'y penser désormais ! (*Prop. indép. exclamative :*) quelle (est ma joie — de le savoir et d'y.... (*double complém.*))

3. C'est joli, une guirlande de fleurs : on l'offre aux personnes pour exprimer les sentiments délicats du cœur, la reconnaissance et l'amour. (*C'est = Cela est joli ; — on (suj. indép. ; puis compl. dir. et indir. : l...aux.)* — Analysez ainsi les phrases qui suivent.

4. La prière, sur les lèvres chrétiennes, est une fleur de foi, d'espérance, d'amour. La récitation du chapelet, avec un cœur fervent et un esprit attentif, est comme l'offrande de lis et de roses à la Vierge Marie ; mais sans doute les distractions viennent faner ces fleurs et leur ravir de leur parfum. Bien dite, cette suave invocation est une grande consolation pour les affligés, les malades, les vieillards...

Viens donc, ô mon chapelet, viens dans mes doigts répondre à mes pieux sentiments, viens célébrer avec moi les louanges de Marie !

COURS MOYEN

ART. I. — GRAMMAIRE.

CHAP. II. — L'ARTICLE.

1. **Accord de l'article.** — L'article s'accorde avec le nom en *genre* et en *nombre*: “*La chute de Niagara; le nom de Cartier; les Canadiens et les Canadiennes des Etats-Unis.*”

On l'emploie, à volonté, avec un superlatif: “*Les arbres le plus — les plus — exposés à la tempête.*”

Exceptions: On met l'article fém. devant un nom masc. — et un article masc. devant un nom fém. — en sous-entendant un autre nom: “à la (fête de) Saint-Jean; à la (façon du) diable; à la (mode de) Tartufe; du (vin de) bordeaux, le bourgogne.

II. **Emploi de l'article défini et indéfini.**

1. *Avec les noms de personnes* — On dit: “*La Fontaine, La Bruyère, mais Lafayette...*” Ils ne s'apprennent que par l'usage. Ainsi l'on écrit: “*Le Corrège, le Tasse...; Dante, Guide, Titien.*”

2. *Avec les noms géographiques* — a) Les noms de *villes* et de *places* seuls venant de noms communs: “*Le Havre, La Grand Mère, Les Cèdres, Laprairie, La Malbaie, La Rivière-Ouelle, Les Trois-Rivières, L'Assomption, L'Islet...*”

b) Les noms de *montagnes, de mers, de fleuves* ont toujours l'article.

c) Les noms de *pays* et d'*îles*, sont restés soumis à de nombreuses contradictions. — Ainsi l'on dit: “*Histoire de France — Histoire littéraire de la France; l'empereur d'Autriche — empereur du Japon.*” Et encore: “*Il vient d'Italie — il part pour l'Italie; né en Chine — né au Canada, au Chili, au Pérou, à Terre-Neuve — en Irlande, à Malte — en Corse.*”

3. *Avec les noms concrets* — En général, on l'emploie. Insistons seulement sur les **exceptions**.

a) Termes *religieux*: “*Attendez que vêpres sonnent; aller à... sortir de vêpres; chanter complies. Noël approche; Pâques est tard...*”

b) Termes *du temps*: “*Avril a été chaud; il viendra lundi; midi sonne; demain matin; mardi prochain.*”

c) Termes de *locutions*: “*Souvent femme varie; lâcher pied, fermer boutique, rendre gorge, perdre de vue, sortir de table, aller en bateau, aller par mer, à cheval...*”

4. *Avec les noms abstraits* — En général, ils prennent l'article. Voyons les **exceptions**. — A volonté: “*L'histoire ancienne et la moderne — ou sans la.*”

U. W. O. LIBRARY

a) Dans les *proverbes*: "Pauvreté n'est pas vice; noblesse oblige; contentement n'est pas richesse; plus fait douceur que violence..."

b) Comme *compléments* des verbes ou des prépositions: "Avoir courage, perdre patience, prendre peur, avoir faim, soif; courir risque, entendre raillerie, tenir tête... — Agir par intérêt, par peur, manquer de courtoisie, mettre en peine, entrer en possession..."

III. Emploi de l'article partitif.

a) Il s'emploie pour indiquer une *partie* d'un tout, d'un objet: l'on peut dire et écrire également bien aujourd'hui: "Il mange *du* bon pain, *de* la bonne viande, *des* bons fruits — ou *de* bon pain, *de* bonne viande, *de* bons fruits."

b) On emploie la préposition partitive *de*: — quand le nom est remplacé par *en*: "Les hommes sont de toutes sortes: on en voit *de* méchants... de bien polis;" — après un nom de nombre: "un *de* ces mauvais caractères..." — après personne, rien, quelque chose: "rien *de* fade, personne *d'*aussi pervers; point *de* salade, quelque chose *de* bon." (1)

ART. II. — VOCABULAIRE.

N. B. — Nous avons dit ce qu'il fallait sur les dérivés *sans suffixes*; il reste à étudier les mots qui en prennent — et d'indiquer le sens des terminaisons: c'est une étude d'une grande importance et qui doit servir à se faire un riche vocabulaire, puisque l'on peut ainsi former soi-même des mots.

Les mots — *dérivés* d'autres mots générateurs au moyen de suffixes — sont de quatre sortes: les **noms**, les **adjectifs**, les **verbes**, les **adverbes**. Nous les étudierons successivement et avec des détails précis.

§ I. — Les noms dérivés.

§ 1° — **Les suffixes**: **ade**, **age**, ajoutés à un *verbe*, marquent l'*accomplissement* ou le *résultat de l'action* — ajoutés à un *nom*, ils désignent l'idée d'un *ensemble d'objets* de même espèce.

Accolade: action d'embrasser, en mettant les bras autour du cou (v. *acoler*: à, *col*, *cou*); baignade, noyade, canonnade, croisade, glissade, salade (v. *saler*), promenade. — Arcade (v. *arc*), colonnade, bourgade, façade.

Alliage (v. *allier* des métaux), ajustage, battage, héritage, lavage, pas, sage, patronage (action ou résultat de *patronner*). — Branchage (ensemble des branches), cordage, courage (ensemble de sentiments du *coeur*), ramage, plumage, village (réunion de villas).

(1) On remarquera que ces règles *simplifient* notablement les règles des grammairres ordinaires, — même celles que nous avons indiquées en 1902.

1. En général, les noms en **ade** et **age** sont l'équivalent d'un participe fém. :

Embusquée (embuscade), pommée (pommade), grillée (grillade)... — Feuillée (feuillage), nuée (nuage).

2. Quelques noms en **age** marquent l'état, la condition :

Apprentissage (condition d'apprenti); coquillage (état d'un mollusque dans une coquille), esclavage (condition d'un esclave), fromage (état du lait durci et mis dans une *forme*), veuvage (état, condition d'une veuve).

3. Les mots *sauvage* et *volage* seuls sont restés adjectifs.

4. Pour les latinistes, notons que : **ade** = *ata* (fém. part. ex. : *accolata*... ad - col - are : embrasser); — **age** = *articum* (neut. part. ou adj. ex. : *umbraticum*; ombrage).

5. Enfin, un certain nombre de mots dérivent du part. prés., comme "blanchissage, moulage, remplissage..."

§ II° — **Les suffixes** : **aie** (*oie*) indique un lieu abondant en arbres ou plantes; le mot générateur est toujours un nom; — **at** marque aussi le lieu ou l'état, la fonction; — **aire**, **ataire** désigne celui qui a reçu un objet ou une fonction qu'il exerce.

- | | | | |
|-----------------|---------------------|--------------------|---------------------------|
| 1. Aunaie : | lieu planté d'aunes | 2. Adjudicataire : | qui a reçu la chose jugée |
| boulaie : | " " de bouleaux | actionnaire : | " " les actions |
| charmaie : | " " de charmes | bénéficiaire : | " " un bénéfice |
| châtaigneraie : | " " de châtaignes | dépositaire : | " " un dépôt |
| jonchaie : | " " de joncs | destinataire : | " " un objet envoyé |
| chênaie : | " " de chênes | mandataire : | " " un mandat |
| tremblaie : | " " de trembles | titulaire : | " " un titre |
3. Apostolat, cardinalat, comtat, consulat, doctorat, externat, orphelinat...

L'origine latine est : **aie** = *etum, eta* (alnetum, eta (plur.) aunaie); — **atum** (consulatum : consulat); — **arium** (beneficiarium : bénéficiaire).

(A suivre).

ART. III. — EXPLICATION D'AUTEURS.

A. — Adieux d'un jeune poète à la vie.

1

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance:
Les malheureux sont ses enfants.

U. W. O. LIBRARY

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère:
 — "Qu'il meure et sa gloire avec lui!"
 Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
 — "Leur haine sera ton appui."

"J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
 De l'incorruptible avenir;
 Eux-même épureront, par leur long artifice,
 Ton honneur qu'ils pensent ternir."

"Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
 L'innocence et son noble orgueil;
 Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
 Veillerez près de mon cercueil!"

Au banquet de la vie, infortuné convive,
 J'apparus un jour, et je meurs!
 Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
 Nul ne viendra verser des pleurs.

"Salut, champs que j'aimais! et vous, douce verdure,
 Et vous, riant exil des bois!
 Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
 Salut pour la dernière fois!"

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
 Tant d'amis sourds à mes adieux!
 Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
 Qu'un ami leur ferme les yeux!"

(Cours sup. des Frères).

GILBERT (1751-80).

Etude analytique.

Remarque. — GILBERT doit à ses malheurs, autant qu'à son talent, la sympathie qu'il inspire. Pauvre, et persécuté par la secte des incrédules philosophes, il devint aliéné à la suite d'une chute de cheval et mourut à l'hôpital, à Paris, loin de sa riante Lorraine. Il avait lancé contre les impies une virulente satire: le *Dix-huitième siècle*.

I. PLAN de l'épique.

1. Début: Retour à Dieu par la *confession*, source de sa "constance."

1. *Fermeté* contre ses ennemis, incrédules philosophes.
 2. *Confiance* dans la pitié et la justice de la postérité.
 2. Milieu : { 3. *Gratitude* qu'il en exprime.
 4. *Résignation* suprême dans l'isolement.
 5. *Adieux* au pays natal: "champs, verdure, ciel, nature."
 3. Fin : { *Vœux* aux amis absents d'une mort plus consolée.

II. LE FOND. — Le jeune poète a composé une *élégie* — sentiment doux, tendre, mélancolique, religieux — sur son lit d'hôpital. Il se sent mourir, et son âme exhale un dernier soupir poétique, triste adieu à la vie.

1. Il s'est confessé, puisqu'il a "révélé son cœur au Dieu de l'innocence" perdue, qu'il a versé des "pleurs pénitents," qu'il échappe à l'ailaillon du "remords," qu'il est "armé de constance" de force et de résignation = le voilà "enfant" de Dieu, bien que "enfant malheureux."

2. Cette "constance" le reconforte contre "ses ennemis," les philosophes voltairiens qui vont "rire" de ce "qu'il meurt et sa gloire avec lui." Mais son "cœur calmé" par le pardon céleste attend du "Seigneur, son père, un appui," une force morale venant même de "leur haine" triomphante.

3. Après sa mort, Dieu "éveillera pour lui la pitié" commune, "la justice" de la postérité; "eux-même", les philosophes "épureront" un jour son honneur non terni.

4. Reconnaissance à "mon Dieu" ! et pour "l'innocence" restituée, et pour la "protection, le repos" de sa "cendre du cercueil".

5. Bien que "convive infortuné", éphémère, "au banquet de la vie", il meurt consolé du ciel, en l'absence même de ceux ne "viendront pas verser des pleurs".

6. Adieux "aux champs aimés", à "douce verdure", aux "bois rians", au "ciel", "l'admirable nature": adieu éternel !

7. Quels souhaits "aux amis" lointains et "sourds" à sa voix ! vœux "de longs jours", de "mort pleurée", de la présence amicale "qui ferme les yeux".

III.—LE STYLE. — L'ensemble est empreint de suavité, de mélancolie, de grâce communicative: à l'époque où composait l'auteur, la poésie ignorait encore la fraîcheur et le parfum. Ces *Adieux* sont une exception très charmante.

1. "J'ai... innocence": mon âme au Dieu pur; périphrase et vers très coulant, harmonieux, bien condensé. L'on dit "révéler un secret, un complot, une conspiration, ses complices"; donc aussi "le cœur, l'âme," font connaître ce qui est tenu caché.—Cet alexandrin est heureusement suivi d'un vers de huit syllabes: il fait harmonie imitative de la réalité.

"pleurs pénitents," jolie métaphore = pleurs de contrition et d'expiation.

"Il guérit mes" = il me guérit de mes remords: l'image est brève,

mais énergique. — "arme de constance", de fermeté, qualité morale dans l'épreuve et les malheurs.

"Les malheureux sont ses enfants": vers proverbe, frappant de vérité et de grandeur. L'adj. qui devient nom est toujours élégant.

2. Remarquez que le poète ici dramatise, en faisant parler ses "ennemis". La beauté de la strophe est dans le contraste, énergiquement mis en relief: "ennemis, riant... Seigneur, son père; leur colère... en cœur calmé; leur haine... ton appui." La stance entière rappelle les Psaumes de David avec leur tour vif et expressif.

"riant", *part. prés.* et non *adj.* se moquant, raillant, méprisant; c'est ce que précise bien le mot "colère".

"sa gloire" est plus beau que "son nom", parce que le poète avait écrit pour le public ses satires et ses odes.

"cœur calmé". Le calme est l'état de ce qui est exempt d'agitation: ville, nuit, mer, âme, malade. Au près du Seigneur, sa colère à lui s'est calmée.

"ton appui": ton soutien, aide, secours. Comment cela? Parce que la "haine" tombera et qu'elle vient d'esprits impies, méchants, chose que "l'avenir" discernera bien, comme l'indique la strophe suivante. De plus, le Seigneur aussi leur en demandera compte, à leur jugement respectif.

3. Le dialogue se poursuit: et c'est une finesse de l'auteur de cette élégie. Ayant confiance dans "l'incorruptible avenir", dans le jugement de la postérité, le poète persécuté escompte "pour soi la pitié, la justice" de la cause qu'il a défendue.

"éveiller" est une image superbe, surtout associé au mot "avenir": la prévision s'est réalisée amplement.

"Eux-même", sans *s*, est licence poétique qui forme élision devant "épureront", terme un peu lourd, mais juste; — "long artifice" art qu'ils emploient longtemps à déguiser la vérité.

"honneur" estime des autres, renom, réputation, gloire acquise; — "pensent" veut dire ici "qu'ils se voient sur le point de ternir", souiller, flétrir, entacher, vilipender.

4. Cette strophe achève le dialogue: elle est fort belle. C'est un chant d'actions de grâce pour "l'innocence" recouvrée, et "le noble orgueil" ou fierté qu'elle inspire. Comme il est seul, c'est le Seigneur qui "veillera près de son cercueil et protégera le repos de ses cendres", image comme pour ses ossements, sa tombe.

5. Ici se présentent naturellement les "adieux": avec quelle simplicité et quelle douce tristesse! Ce sont des vers que l'on cite par cœur. Notre-Seigneur a comparé la vie à un banquet nuptial (MATT. 22. 4...): l'idée vient donc de l'Évangile.

"un jour": l'espace d'un jour; *au fig.*: peu d'années. La reprise de "je meurs" redouble la mélancolie.

"sur la tombe où", à laquelle "j'arrive lentement". L'indéf. *nul* traduit une amère et profonde tristesse.

6. Voici une belle *apostrophe*, en quatre vers bien frais et poétiques — “Salut” d’adieu; — “champs”: campagnes; — “et vous” répété, mieux que “et toi” parce qu’il étend l’idée; — “exil” refuge solitaire “des bois”: très joli mot, d’autant plus qu’il associe la pensée d’exil à celle de “riant”, plaisant, agréable.

7. “Ah!” interj.: exprimant une émotion vive de désir; — beauté sacrée” considérée comme vouée à la louange du Créateur; — “sourds à” qui n’entendent point, à cause de l’éloignement “pleins de jours” est le mot de l’Ecriture lorsqu’elle délimite le grand âge des patriarches.

Cette strophe reçoit de l’éclat de l’antithèse qu’elle forme avec la cinquième stance.

B. — Les Catacombes.

Un jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du sénat, j’étais allé visiter la fontaine Egérie. La nuit me surprit: pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Metella, chef-d’œuvre de grandeur et d’élégance. En traversant des champs abandonnés, j’aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l’ombre, et qui toutes, s’arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m’avance, et j’entre hardiment dans la caverne où s’étaient plongés les mystérieux fantômes; je vis s’allonger devant moi des galeries souterraines, qu’à peine éclairaient, de loin en loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d’un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles.

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence; je n’entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n’était plus temps; je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m’y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s’ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m’efforce de trouver un chemin, plus je m’égare: tantôt je m’avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse: alors, par un effet des échos, qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j’errais ainsi; mes forces commençaient à s’épuiser: je m’assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçaient de s’éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales: ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient

s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens : des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes.

CHATEAUBRIAND.

(Cours sup. des Frères).

Critique analytique.

I. PLAN. — Quel est l'ordre des pensées et de leur développement ?

- | | | |
|-----------------|---|--|
| 1. Début : | { | 1. <i>Endroit</i> précis et <i>occasion</i> de la visite 1. 2. |
| | | 2. <i>Motif</i> de curiosité 3. |
| | | 3. <i>Description</i> des catacombes 4. 5. 6. |
| 2. Milieu : | { | 1. <i>Impressions</i> des sens "oreille... sens.. silence..." 7. |
| | | 2. <i>Sentiments</i> de l'âme: frayeur qui l'égaré 8. 9. 10. |
| | | 3. <i>Lassitude</i> physique et abattement 11. 12. |
| | | 4. <i>Assemblée</i> des chrétiens: "chants, lumière." 13. 14. |
| 3. Conclusion : | { | 5. <i>Le Pontife et l'assistance</i> 15. |
| | | un seul mot brusque: "Je reconnais..." |

II. *Etude du style.* — C'est un extrait des "Martyrs," épopée chrétienne en vingt-quatre livres: Eudore, le héros de l'action, est celui qui visite les Catacombes, au IV^e siècle.

Ce passage est une **narration descriptive**: il en révèle la beauté, les grâces et l'intérêt.

1. "Un jour": *circonst. de temps indéfini*; — "fontaine Egérie" *lieu* précis, objet portant le nom d'une déesse païenne; — "la nuit": *circonst. précise* qui frappe l'imagination. — "la voie Appienne," célèbre route, toute pavée en larges pierres; — "le tombeau..." vrai monument, très haut et orné de sculptures. — Tous ces détails montrent comment les écrivains composent, à l'aide des informations précises et géographiques: c'est à imiter.

2. "champs abandonnés": terrains vagues, incultes, arides; — "personnes qui se glissaient dans l'ombre": l'auteur énonce vaguement le spectacle qui attire son attention; remarquez les mots "se glissaient... s'arrêtant (au milieu d'une seconde proposition relative)... disparaissaient"; "subitement" termine bien la période et achève l'impression.

3. Voici le *mobile* qui amène et explique la visite: *inversion* grammaticale; — "je m'avance" peint davantage et fait voir une nuance: c'est un procédé de développement; "hardiment" suggère le bel effet que donne la place des adv.; "caverne," antre, grotte, cavité profonde qui n'est vue encore que du dehors; "où" = dans laquelle; "plongés" fait image en montrant la descente des "mystérieux fantômes," très joli mot, vague, imprécis comme ce que l'on aperçoit dans la demi-obscurité.

"s'allonger, se profiler, se prolonger : on voit soi-même les "galeries," corridors, passages — balcon allongé dans les salles de théâtres "souterraines" n'était nécessaires, mais l'auteur veut frapper l'imagination; puis le sujet est renvoyé à la fin, et la voix repose sur le mot "suspensives" qui donne la vision nette.

4. 5. La *description*, ainsi entamée, se continue par l'énumération des objets "murs... corridors funèbres, triple rang, etc., lumière lugubre... rampant (mot superbe) les parois des voûtes, etc." — Tous ces détails sont vus, vécus; pris sur place: c'est artistique, harmonieux.

7. *Quelles impressions font sur vous les objets?* Ne manquez jamais de l'exprimer, comme le fait ici l'écrivain. Il est facile de voir qu'il traduit d'abord l'impression des sens "oreille attentive... sons... silence (abîme met en relief)... n'entends (rien? non) le battement de cœur — et sa respiration aussi.

8. 10. Des sens il passe à l'âme: "je voulais," mais son vouloir reste sans succès; au contraire "il prend une fausse route... et s'enfoncé"; "dédale," labyrinthe, lieu où l'on s'égaré.

"avenues," voie, chemin qui donne accès dans un lieu; voie plantée d'arbres; "s'ouvrent" est charmant; "augmentent mes perplexités" nouveau sentiment de l'âme: inquiétude forte, anxiété vive.

"Plus je m'efforce..." Cette phrase est riche d'idées et de mots en antithèses; elle achève bien l'impression de frayeur et de malaise. Chateaubriand connaît l'art de pousser une situation au tragique.

11. 12. Voici les *résultats*, les *effets* de la situation: de nouveau l'auteur analyse, au *physique* et au *moral*: "forces épuisées, assis..."; "solitaire" paraît de trop, mais l'auteur aime à insister, à enfoncer l'impression; — au moral "inquiétude" dit tout, appuyé sur le motif qui suit "presque consumées" et qui l'explique.

13. 15. L'intérêt est piqué au vif: *quelle sera l'issue du récit?* — Tout ce qui précède a été agencé pour amener cette conclusion de surprise agréable: "harmonie... chœur lointain des anges..."; tous les mots sont choisis "accents... routes tortueuses... concerts... salle illuminée... mystère des chrétiens... assemblée..."

Le dernier mot se devine d'avance, mais il plaît par sa brièveté concluante. — Voilà assurément un petit chef-d'œuvre!

C. — L'Âne et ses Maîtres.

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
"Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matinéux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché!
Belle nécessité d'interrompre mon somme?"
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître, et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.

La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
"J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien:
Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelque-une,
C'est de coups." Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. "Quoi donc! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire!
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?"

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui rompons encor la tête.

LA FONTAINE (VI. 11).

(Cours sup des Frères).

Analyse.

1. Quel est le **plan** de cette fable? — Comme dans tout récit, on distingue le *début*, le *milieu*, la *fin* dans les fables en général. Mais, ici, le fabuliste supprime le début ou introduction: il expose le fait tout de suite.

A. — L'âne, héros de l'action, passe par *trois* situations; la *quatrième*, le Destin la lui refuse.

I. L'âne chez le *jardinier*: "plaintes sur le lever matineux: on les exauce."

II. L'âne chez le *corroyeur*: "plaintes de ses fatigues, regrets du passé: exaucé encore."

III. L'âne chez le *charbonnier*: "autre plainte: non exaucé."

IV. Impatience du Sort "en colère."

B. — La morale: Chacun est mécontent de sa condition présente: le changement ne corrige rien.

2. *Pourquoi La Fontaine choisit-il l'âne comme héros?* — Parce que le fabuliste grec, Esope, l'a fait avant lui; que cet animal bourru se prête bien à son dessein, en raison des mauvais traitements qu'il reçoit.

3. *Pourquoi l'âne est-il mécontent du jardinier?* — "De ce qu'on le faisait lever devant (avant) l'aurore" c'est-à-dire de bon matin pour se rendre à temps "au marché" — L'âne est l'image de l'ouvrier, des ser-

viteurs, des servantes: ne les voit-on pas, partout, de bonne heure sur pied.

Cette plainte "au Destin" qui est ici personnifié (majuscule) est sans raison; le "lever matinal," même "avant le chant des coqs," s'il est gênant, est honorable et fructueux; au contraire, "le somme" ou sommeil tardif est indice de lâcheté, de paresse, d'indolence.

"ont beau" = peuvent bien (c'est un gallicisme ou tour propre à la langue).

"chanter matin" sens absolu de *chanter*; sens adverbial de *matin*:

"matinal" qui se lève matin par hasard et exception; "matineux," qui se lève matin par habitude et d'ordinaire.

"herbes" terme général = légumes, herbes, végétaux potagers.

"Belle nécessité"... ellipse = *C'est une "belle"...*: ce dernier mot est employé par *ironie*, comme si l'on dit: "Tout beau," monsieur!

"somme" repos de peu de durée (= sommeil), terme familier: somnolent, ... lence, insomnie, sommeiller.

"Le Sort" *syn.* de Destin, puissance qui, selon les païens, fixait d'avance l'ordre des événements de la vie: hasard, fortune, fatalité, destinée.

"animal de somme" plus souvent, en prose, "bête de somme," destinée à porter des charges sur le dos. — *Sommier* a le même sens; puis il est devenu *syn.* de matelas de crin piqué qui soutient les autres matelas. — La rime est riche, parce que l'orthographe est semblable et le sens différent.

4. *En quoi l'action est-elle intéressante?* — En ce que l'auteur a introduit la première personne, en faisant parler l'âne; et aussi par l'intervention du *Sort*, qui agit sans rien dire.

5. *Sur quelles nouvelles raisons se fondent les nouvelles plaintes?* — Sur "la pesanteur des peaux et la mauvaise odeur" de la tannerie; d'où les "regrets au premier maître," le souvenir des "aubaines" et la plainte "des coups." Pour un baudet, les raisons sont bien trouvées!

"corroyeur" de corroyer: préparer le cuir (corroi: préparation des cuirs); courroie, tanneur.

"choqué" heurté violemment par un choc; contrarié; "impertinente" qui agit contre les convenances, le bon sens; "impertinence": parole offensante, insolente.

"J'ai regret" tour fréquent au XVIIe siècle avec *à*; "seigneur = maître; "encore" sans *e* muet, en poésie, devant une consonne; "s'il m'en souvient": locution plus ancienne et plus régulière que "je m'en souviens."

"aubaine" profit inattendu, bonne fortune; "aubaine... de coups" est piquant et surprenant.

6. *Comment La Fontaine montre-t-il la troisième alternative?* — En trois vers très courts, sans rien décrire ni raconter, pour mieux laisser deviner avec un nouveau plaisir.

"obtient changement" sans art. comme nous l'avons expliqué plus haut; "fortune" sort, état, condition, genre de vie.

"état" liste des employés d'une maison, et ce qu'on y inscrit, — ou "couché" par écrit: c'est ironique.

"tout le dernier" tout à fait le dernier, avec le plus petit salaire: ce qui doit être maigre chez "un charbonnier."

7. Ici s'arrête l'action de l'âne; la quatrième plainte est accueillie de paroles rudes et de raisons hautaines, autoritaires.

"Quoi donc!" latin... concis, exclamatif, marquant l'indignation, "la colère"; "ce...ci" démontre vivement l'individu plaignant; "baudet" âne, et au fig. homme ignorant, stupide, incivil.

"m'occupe" plus fort au XVIIe siècle qu'aujourd'hui: prend mon temps au long; "cent monarques" belle exagération qui imprime la force de l'indignation; "qui ne soit pas content" à être mécontent.

"avoir en l'esprit" dans la pensée; "son affaire" ses intérêts.

8. *Que pensez-vous de la conclusion?* — Le poète se contente de constater un fait moral, habituel parmi les hommes qui "sont ainsi faits": mécontentement de son sort, envie du sort d'autrui.

"avoir raison" loc. sans art.; "tous (les) gens" suppression de l'art. à l'imitation du vieux français; — "condition" état, profession, occupation; "jamais" est plus fort avant *ne*.

"La pire..." est ironique, exagérée en fait dans l'imagination de tous; "fatiguer" ennuyer, harceler "le ciel" dans le sens païen; "placets" requêtes abrégées ou prières adressées au roi, aux juges: nous disons "pétition."

"rompre la tête" et familièrement "casser la tête" par des discours ennuyeux, des sollicitations pressantes.

N. B. — Il est facile, d'après ce texte, de tracer un portrait d'une personne qui ressemble par ses caprices à ce baudet de la fable.

ART. IV. — COMPOSITIONS.

I. — L'Adjectif est-il l'ennemi du Nom?

Selon l'étymologie des mots, jadis le *nom* s'appelait *substantif* qui désigne la matière, la nature, la substance d'un objet par opposition au mot *adjectif*, qui sert à associer au précédent l'idée d'une qualité ou d'un défaut. Tous deux, par droit de naissance, semblent donc appartenir à la même race, à la même lignée de mots.

Et en droit comme de fait, les noms abstraits peuvent être remplacés par des adjectifs; l'on dira également: "Ce professeur a de la *science*" ou "Ce professeur est *savant*". S'il existe une nuance, elle est quasi imperceptible.

L'on peut, d'autre part, reconnaître deux filiations d'adjectifs: les *qualificatifs de nature et ceux de circonstance*.

* * *

Les premiers, si aisés à cueillir, se prêtent difficilement à l'élégance et aux beautés du style: on les applique surtout aux données des sciences naturelles, physiques, mathématiques. Ce n'est pas qu'il les faille bannir de la littérature: Homère parle des flèches *rapides*, du sang *noir* des blessés, du ciel *bleu*, du soleil *d'or, rouge*...; mais Ulysse est toujours le *rusé*, même si la fureur l'emporte et s'il perd la prudence. Les poètes de la Pléiade, en dépit de la grâce légère, amoncellent les adjectifs et en viennent à écraser les noms: c'est le rôle des ours, amis maladroits.

Les seconds servent à faire saillir un trait, un relief, un caractère qui dénote vivement. Personnifiez-vous une chose sans vie, le substantif est la figure, le masque, tandis que l'adjectif de circonstance sont les linéaments de la physionomie. Ainsi fait la Bruyère; Bossuet, Pascal, Corneille, La Fontaine le firent avant lui; et Molière ne le cède à aucun. L'on peut voir des exemples des deux sortes d'adjectifs dans la galerie des *Caractères*.

L'on voit certains animaux farouches, répandus dans la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent...: ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans les tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines: ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer, de recueillir pour vivre...

Don Fernand, dans sa province, est oisif, ignorant, médisant, fourbe, querelleur, intempérant, impertinent...

Treodose est fin, cauteleux, doux, mystérieux.

Giton est grand rieur, impatient, colère, libertin, poétique... *Phédon* est complaisant, flatteur, mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur, empressé, superstitieux, timide.

Cet entassement d'épithètes s'accumule dans tous ses portraits. Et loin d'éclipser le personnage, elles servent d'étoffe ou de bijoux pour l'habiller et l'embellir: de sorte que, chaque adjectif découvre un trait nouveau de son maintien; c'est une peinture littéraire.

L'adjectif, en vérité, est plus malaisé à choisir qu'à placer: ce qui n'est pas du tout indifférent dans le style. Imaginez qu'il soit bien encadré, aussitôt il attire à lui l'attention: rien ne le fait mieux sentir que la romance *L'Envers du ciel* de M. de Larzes. Mais souvenez-vous de ses vers d'*Iphigénie* de Racine parlant à son père, *Agamemnon* :

Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Est-ce que l'esprit ne se porte point sur l'obéissance et l'innocence, plutôt que sur la victime et la tête ? Que la jeune grecque présente au prêtre bourreau sa poitrine ou son cou, peu nous importe; nous sommes captivés par l'idée que suggèrent les deux adjectifs.

Mais, il semble que Bossuet soit le grand artiste dans l'art de manier et d'enchâsser ces pierreries :

auguste naissance; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer, des images fragiles d'une douleur; le magnifique témoignage de ces fantômes de gloire. Pleurez sur ces faibles restes de la vie humaine, sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros, etc...

C'est l'heure assurément de rappeler l'éloge que Boileau faisait de Malherbe :

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.

La Bruyère a écrit: *Amas d'épithètes, mauvaise louange*. Si elles ne laissent entendre que des banalités, des fadaises creuses et sonores, à l'aide d'alliances de mots reçus, usés, démodés, soit alors; sinon, — et nous savons que La Bruyère est un modèle à imiter, il y a lieu de chérir les épithètes et d'en cultiver attentivement la floraison et la germination.

C'est Voltaire, qui voulait se ranger modestement entre Corneille et Racine dans la galerie des poètes de haute envolée, qui a osé écrire cette phrase :

L'adjectif est l'ennemi du substantif, quoiqu'il s'accorde avec lui en genre et en nombre.

Foin de Voltaire! Ce méchant homme d'esprit s'est livré à son vice habituel et au plaisir de poser une antithèse. Foi de Voltaire! a-t-il donné l'exemple, et n'a-t-il pas caressé la complaisance de ces humbles auxiliaires de la phrase française?

* * *

En concluant, il convient de reconnaître que l'adjectif ne devient ennemi que lorsqu'il est manipulé par un maladroit, un paresseux, un ignorant de l'art, par ceux qui écrivent sans style personnel et sans études préalables.

On ne voit pas bien quelle grâce confèrent à la démarche l'amas d'étoffe que la main gauche entraîne obstinément du même côté, à la physionomie une crinière de cheveux arrondie en niche de pain rustique, surmontée d'un large chapeau en appentis à l'inverse de la toque goudronnée qui fléchit sur les épaules du marin: mais la mode se moque des yeux et du cerveau humain.

Il n'en est pas ainsi du style. Le peuple, qui fut nos ancêtres, a créé l'adjectif et lui a assigné sa place. Ni trop grande, ni trop effacée, elle concourt avec le substantif à la force, à la vie, à la couleur et à l'agrément: la phrase française est grâce à lui un bijou superbe et l'ensemble des phrases devient un chef-d'œuvre incomparable sous la main et l'inspiration de l'artiste.

II. — L'Elève mécontent.

N. B. — Il y aurait profit sans doute à crayonner le portrait moral que suggère naturellement la fable de *L'âne et ses maîtres*.

L'espace nous faisant défaut, on se contentera du cadre sans le portrait lui-même. Le sujet se traiterait d'une façon ironique, plaisante.

Début. — Il y a partout la classe des mécontents, et il est des mécontents dans les études et les classes... Le contentement est l'état d'âme de quiconque ne souhaite rien de plus ou de mieux — ou de ce qu'il a, ou de la part de quelqu'un. Ce sentiment, qui avoisine la joie et la paix, se vient peindre sur la physionomie et dans le langage... Le mécontentement, au contraire...

Ce défaut, quel qu'en soit le mobile d'ailleurs, n'est pas si rare parmi les élèves... Peut-être il vous en souvient personnellement... Parlez donc de ce que vous savez par expérience.

Milieu. — a) Il se devine aisément, puisqu'on le lit sur la figure... les yeux... les sourcils... les lèvres... la tête... les mouvements... le silence obstiné... la démarche lente... brusque...

b) Il est plaisant, et l'on aurait peur ou honte de son propre portrait: qui donc aimerait à se voir photographié en bourru, maussade, renfrogné... isolé, muet, sombre...

c) Mécontent des *choses*... de quoi? de tout, du lever au coucher, en étude, en classe, au réfectoire, en récréation, seul ou en compagnie... sans raison parfois... sans que l'on s'en doute...

d) Mécontent des *personnes*... tous s'en aperçoivent, beaucoup s'en étonnent... surtout si l'humeur éclate...

Conclusion. — Blâmer ce défaut... provoquer à la joie... peindre les effets opposés et leurs incompatibilités...

HISTOIRE DU CANADA.

III. — LEÇON.

Le marquis DE LA ROCHE. — Le capitaine CHAUVIN. — Fondation de Port-Royal (1605) et de Saint-Sauveur. — Fondation de Québec (1608). — La Nouvelle-France de 1608-1629.

1. **De la Roche et Chauvin.** — Après le quatrième voyage de Jacques Cartier, pour ramener Roberval en France, l'on assiste à quelques tentatives infructueuses de colonisation au Canada.

C'est ainsi que, en 1598, le marquis DE LA ROCHE débarqua, sur l'île au Sable, une cinquantaine de repris de justice : tous périrent, à l'exception de douze qui, cinq ans après, furent ramenés en France.

L'année suivante, le capitaine Jean CHAUVIN établit un comptoir à *Tadoussac* ; mais, malheureusement, il ne donna ses attentions et ses efforts qu'à la traite des fourrures.

2. **Fondation de Port-Royal (1605), de Saint-Sauveur.** — Le 7 mars 1604, M. de MONTS, protestant français, quittait son pays natal avec le commandement de quatre navires, et se dirigeait vers l'*Acadie* (Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse). Au nombre de ses compagnons on remarquait Samuel de CHAMPLAIN, le futur fondateur de Québec, POUTRINCOURT, homme de grande bravoure et de désintéressement, PONTGRAVÉ, riche négociant de Saint-Malo, et enfin l'abbé AUBRY, qui est resté célèbre dans nos annales.

L'expédition consuma un temps considérable à explorer ces nouveaux parages, et elle se détermina à descendre sur une petite île, à l'embouchure de la rivière *Sainte-Croix*. L'hiver se fit sentir rigoureux et terrible ; le froid et le scorbut enlevèrent trente-six hommes à la modeste colonie. Au printemps, abandonnant ce poste qui rappelait tant de souffrances, on se rendit à l'emplacement où est assis de nos jours *Annapolis*, petit village de 950 âmes.

Là, on fonda le premier établissement français en permanence, et on lui donnait le nom un peu prétentieux sans doute de *Port-Royal*. Les *Micmacs*, sauvages d'un caractère paisible et de manières douces, qui occupaient la région, devinrent les fidèles et dévoués amis des Français. Un prêtre français, Jessé Fleché, les Pères jésuites Biard et Massé réussirent à en convertir un grand nombre.

Signalons, ici, la fondation, en 1613, de l'établissement de SAINT-SAUVEUR, sur l'île du *Mont-Désert*, par la marquise de Guercheville.

Malheureusement, le capitaine Samuel Argall, envoyé par les Anglais de la Virginie, détruisit bientôt Port-Royal et Saint-Sauveur. C'était

un odieux acte de piraterie, puisque, à cette époque, nulle hostilité ne divisait la France et l'Angleterre.

3. **Fondation de Québec (1608).** — La pittoresque ville de Québec se glorifie de saluer son fondateur dans la personne de Samuel de Champlain, 3 juillet 1608. Cet homme illustre, justement appelé le "Père de la Nouvelle-France," né, en 1567, à Brouage, était doté des plus admirables talents. D'une forte et vigoureuse constitution, habile guerrier, voyageur expérimenté, il ne redoutait ni la fatigue ni le péril. Homme de jugement, de fermeté, de probité, d'honneur, de désintéressement, il était capable de faire front à toutes les difficultés que suscite l'établissement d'une colonie. Chrétien irréprochable, zélé pour la gloire de Dieu et l'avancement de la religion, il avait coutume de dire : "Le salut d'une seule âme vaut mieux que la conquête d'un empire; les rois ne doivent songer à étendre leur domination, dans les pays infidèles, que pour y faire régner Jésus-Christ."

Incomparable modèle offert à l'admiration de la jeunesse canadienne!

4. **Conspiration contre Champlain.** — Dès le début de la fondation éclate une conspiration contre Champlain. Un serrurier, du nom de Duval, se met à la tête de quelques mécontents et se propose de l'assassiner. Grâce au pilote Tétu, le complot est dévoilé à temps: les conspirateurs sont jetés en prison, et leur chef monté sur l'échafaud: la justice veut des leçons et des exemples.

5. **Expéditions contre les Iroquois.** — Vivant au milieu de nations sauvages qui se livraient une guerre sans trêve, le fondateur de Québec ne saurait demeurer neutre. Il crut donc suivre les conseils de la prudence, en s'alliant aux Algonquins et aux Hurons contre les Iroquois. Les premiers s'étaient cantonnés sur les rives du fleuve entre Québec et Montréal; les seconds vivaient dans la péninsule située entre le lac *Simcoe* et la *Baie Georgienne*; les derniers, féroces et sanguinaires occupaient le sud du lac *Ontario*.

L'alliance cimentée, l'on décida l'attaque contre les Iroquois, sous la conduite de Champlain. La rencontre des deux petites armées eut lieu près d'un endroit appelé *Crown Point*, à la tête du lac *Champlain*. Deux cents Iroquois, commandés par trois chefs, s'avancèrent avec assurance. Parvenus à la distance de quelques cents pas, les Hurons ouvrirent leurs rangs pour livrer passage à Champlain lui-même. Celui-ci, épaula son arquebuse et tua du premier coup un chef et son compagnon, tandis qu'un troisième était mortellement blessé. Stupéfaction des Iroquois à la vue de Champlain, et en constatant les terribles effets de la décharge d'une arme à feu! Le combat fut de courte durée. Un second chef ayant péri de la main d'un Français, l'ennemi fut saisi de terreur, perdit courage et prit la fuite.

Plus tard, Champlain se vit contraint de prendre part à deux autres engagements contre la tribu iroquoise.

6. **Arrivée au Canada des Pères Récollets.** — Dès 1611, avons-nous

dit, les missionnaires Jésuites évangélisaient les Micmacs du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse.

Les Récollets abordèrent, en 1615. C'étaient les Pères Denis Jamay, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et le Frère Pacifique du Plessis. On construisit, dans la basse ville de Québec, sur l'emplacement actuel de l'église de N.-D. des Victoires, une petite chapelle; le 25 juin de la même année, on y célébra la messe au milieu de l'allégresse commune et des détonations d'artillerie.

Ces missionnaires, et les compagnons qui les rejoignent bientôt, se mettent tout de suite à l'œuvre de l'évangélisation des sauvages. L'on conçoit aisément quel est leur genre de vie : ils suivent les indigènes dans les interminables courses en canots, exposés aux plus grands périls, partageant leur nourriture grossière, souvent rebutante, couchant sur la terre nue ou le sol couvert de neige.

Dès leur arrivée, les missionnaires ouvrent une école à Tadoussac, et une autre à Trois-Rivières.

7. Voyages en France et explorations de Champlain. — Québec est fondé. Il s'agit de maintenir, en dépit d'énormes obstacles, de développer la colonie naissante. Dans ce dessein, Champlain, toujours en éveil et infatigable, entreprend plusieurs voyages en France, afin surtout d'intéresser la cour à son sort, de lui ménager des protecteurs influents, de garantir à cette belle œuvre les ressources nécessaires et le concours actif de nouveaux colons.

Néanmoins ces divers voyages ne purent empêcher les explorations à l'intérieur du Canada, tant la grande âme du héros bouillonnait d'ardeur intense et inépuisable. Ainsi, des 1615, il visite les lacs *Huron*, *Ontario*, *Nipissingue*, il remonte la rivière *Ottawa*, il descend la *Rivière des Français*.

8. Compagnie des Cent-Associés. (1627).—Les compagnies, qui avaient en main les intérêts du Canada, n'ayant pas répondu aux espérances, le cardinal Richelieu, ministre de Louis XIII, songea à en former une nouvelle, en 1627. On lui donna le nom de "Compagnie des Cent-Associés," en raison de la centaine de membres qui la composaient. Le roi lui octroyait le Canada tout entier, avec le privilège exclusif de la traite des pelleteries, le droit de concéder des terres, et le reste.

De son côté, la compagnie s'engageait à envoyer au Canada, dès 1628, deux cents ouvriers,—à porter, avant quinze ans, la population au chiffre de seize cents familles,—à nourrir, durant trois années, les nouveaux colons importés,—à pourvoir, pendant quinze ans, à l'entretien des missionnaires et aux frais du culte. Tous les colons devaient être catholiques.

Entre les mains de cette puissante organisation, le Canada allait enfin entrer dans une ère de progrès et de prospérité, rêve caressé du fondateur de Québec ! Hélas ! nouvelle illusion : la guerre était sur le point de s'allumer entre la France et l'Angleterre, sa jalouse rivale.

9. Conquête de la Nouvelle-France par les Anglais (1629).—Les

frère KIRKE, protestants français, traîtres à leur patrie, reçurent de l'Angleterre la tâche peu honorable de s'emparer du Canada. En 1628, ils prennent Port-Royal, réduisent en cendres Tadoussac, et capturent, dans le golfe Saint-Laurent, la flotte de ROQUEMONT qui apportait des secours de la mère-patrie.

L'année suivante, ils se dirigèrent sur Québec. David Kirke somma Champlain de se rendre. L'état de la colonie était lamentable : cinquante livres de poudre seulement à l'arsenal, les habitants réduits à la ration de sept onces de pois par jour, et nul secours à attendre de France. Résister, c'était impossible : la ville capitula (1629).

Quelle douleur au cœur du héros, de ses colons, des amis de la colonisation française au Canada ! Une poignée d'aventuriers venait anéantir les plus chères espérances ; et, en dépit des sueurs, des tortures inouïes, d'une abnégation poussée au sacrifice, la Nouvelle-France au berceau encore tombait aux mains des Anglais !

DEVOIRS CLASSIQUES. — 1. *Narrations et descriptions.* — a) Faites le récit des premiers établissements, en Acadie. — b) Description du premier hiver. — c) Récit de J. Chauvin, à son retour en France. — d) Les impressions du premier voyage par Sam. de Champlain. — e) Décrire le site de Québec.

2. *Portraits et parallèles.* — Portrait de la tribu des Micmacs. — b) Parallèle entre les Hurons et les Iroquois. — c) Portrait de Champlain : physique, moral, religieux.

3. *Lettres.* — Un P. Récollet écrit ses voyages à la suite des tribus qu'il évangélise. — Lettre de Champlain au roi Louis XIII, — à Richelieu. — Lettre de Champlain sur son excursion aux grands lacs.

4. *Discours.* — Richelieu parle aux membres de la Compagnie des Cent-Associés. — Champlain à ses colons, le lendemain de l'exécution de Duval. — Champlain à ses colons, avant la capitulation de Québec.

5. *Dissertation.* — Quelles réflexions nous suggèrent les premiers trente ans de la colonie de la Nouvelle-France ?



No. IV.

COURS SUPERIEUR.

Art. I.—Théorie du drame.

Art. I.—DEFINITION.

Le drame est la représentation d'une action feinte ou réelle, à l'aide de personnages qui agissent et parlent selon la vraisemblance ou la vérité.

Nous disons **représentation**, et non plus **récit** comme dans l'épopée, parce que dans le drame tout se réunit, décors, costumes, paroles, gestes, passions. . . . pour faire illusion et produire des profondes émotions ;

d'une action feinte et réelle, parce que la vérité historique n'est pas nécessaire au drame, bien qu'elle lui prête un intérêt plus vif et plus attachant. L'écrivain peut à son gré élargir et embellir le cadre historique, inventer l'action presque toute entière, parfois même créer les personnages et les faits ;

à l'aide de personnages qui agissent et qui parlent, parce que le poète disparaissant lui-même met sous les yeux des spectateurs l'action, les circonstances, la scène même où elle s'est accomplie et les divers personnages qui y ont pris part :

selon la vraisemblance ou la vérité, car sans cela il serait impossible de produire cette illusion de la réalité, qui fait du drame une imitation, une peinture de la vie et qui est la source du plaisir que l'on éprouve aux représentations scéniques.

Il résulte de cette définition qu'il n'est peut-être aucun genre de composition qui exige de la part de l'auteur une plus grande connaissance du cœur humain, un jugement plus sain, un goût plus sûr et un talent littéraire plus parfait.

Art. II.—LE FOND.

Le fond étant une action suppose nécessairement des personnages ; nous aurons donc à étudier les personnages et l'action elle-même.

Les personnages.

I.—NOTION.

Ce sont les acteurs qui prennent part directement ou indirectement à l'action, objet du drame.

Comme dans l'épopée, ils peuvent être de quatre sortes :

1° **Le héros**.—C'est l'auteur de l'action représentée ; c'est celui par

conséquent qui doit y prendre le plus de part soit par lui-même, soit par son influence; sur lui doit se concentrer l'intérêt principal du drame.

Pour lui susciter des obstacles et entraver son action, et par ce moyen, faire ressortir son héroïsme et sa grandeur, exciter l'intérêt en sa faveur, en mettant même sa vie en péril, il faut un **héros de l'opposition** grand et capable comme lui.

2° **Les personnages principaux.** Ce sont ceux dont le concours est nécessaire au héros, pour mener son action à bonne fin ou pour le tirer du danger, ou à son adversaire pour organiser la résistance et l'aider dans ses desseins.

3° **Les personnages secondaires.**—Ce sont ceux dont le concours est utile, soit au héros du drame, soit au héros de l'opposition.

4° **L'armée ou le peuple.**—Ce sont les masses sur lesquelles s'étend l'influence de l'un ou de l'autre, pour amener le dénouement ou pour l'empêcher. Leur intervention n'est connue que par le récit qu'en fait sur la scène l'un des personnages secondaires.—**Le chœur** doit être considéré dans la tragédie grecque comme un véritable personnage, prenant une part active à l'action.

II.—Qualités.

Les qualités particulières dépendent de l'action à laquelle se prête chaque personnage et de la nature du rôle qu'il doit y remplir; elles seront donc déterminées par la raison et par la réflexion.

1° **Les caractères doivent être :**

a) **Vraisemblables**, c'est-à-dire en conformité avec les personnages tels qu'ils ont été, s'ils sont historiques, ou tels qu'ils auraient pu et dû être, s'ils eussent existé, afin de remplir convenablement le rôle qui leur est assigné dans le drame.

b) **Egaux**, c'est-à-dire qu'ils paraissent durant toute l'action représentée tels qu'ils ont paru d'abord; ce qui n'exclut nullement la progression et le développement des passions;

c) **Agissants**, c'est-à-dire qu'ils doivent concourir directement ou indirectement à faire ou à entraver l'action, sinon ils deviennent inutiles; l'intérêt demande qu'ils soient connus tels qu'ils sont, mis en relief et bien dessinés.

2° **Les moeurs doivent être :**

a) **Bonnes**, c'est-à-dire que les personnages sont bons, il suffit de les peindre tels qu'ils sont, car la vertu est aimable de sa nature, s'ils sont **mauvais**, vicieux, il faut les peindre de manière à exciter la compassion en leur faveur, soit en les montrant en lutte avec leurs passions pour en triompher ou en être châtié s'ils viennent à y succomber par leur faute;

b) **Assorties**, c'est-à-dire que les personnages doivent parler et agir selon leur âge, leur condition, leur siècle....., en un mot, selon les circonstances où ils se trouvent placés;

II WU LIBRARY

c) **Variées**, c'est-à-dire que les personnages doivent faire contraste, former opposition dans leur manière de voir, de parler, d'agir; chacun doit avoir son caractère propre, bien que celui-ci admette et exige naturellement des degrés, des nuances et des marques distinctes.

(à suivre).

ART. II.—EXPLICATIONS D'AUTEURS.

I. — Avantages des beaux-arts et de l'étude

Beaux-arts! eh! dans quel lieu n'avez-vous droit de plaire?
Est-il à votre joie une joie étrangère?
Non; le sage vous doit ses moments les plus doux:
Il s'endort dans vos bras; il s'éveille pour vous.
Que dis-je? autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son honneur,
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré.

DELILLE (1738-1813).

(Cours sup. des Frères).

APPRECIATION

I. LE FOND.—*Dans ces douze vers existe-t-il un ordre, un plan?*— Sans doute, il faut qu'un auteur sache ce qu'il veut exprimer et présente ses pensées avec clarté et gradation intéressante.

a) v. 1. 2. Deux *idées générales*; "lieu et joie": les beaux arts plaisent partout et font naître la joie.

b) v. 3-6. *Idées plus particulières*: "douceur qu'y puise "le sage" (?); "son application de jour, de nuit même" se tourne vers vous.

c) v. 7-12 *Conséquences et fruits*: "consolation, bonheur, trésors, honneur, dans "la jeunesse et le vieil âge", partout "aux champs, en voyage, même en exil".

II.—LA FORME.—*Appréciez le style des alexandrins.*—Le style est bien celui du *versificateur* Delille, à peu près de la prose rimée, fait de locutions reçues, banales et usées: rien de nouveau, de personnel, de gracieux ou de fort; c'est tiède, incolore et fade.

v. 1. *Lourd et plat!* "Beaux-arts": peinture, sculpture, architecture, littérature, dessin, danse (Voir REVUE 1900, p. 2 et 3);—"eh!": hé, *interj.* pour appeler, avertir, attirer l'attention; inutile, après l'exclamation qui la précède; "avoir droit de" est peu poétique.

v. 2.—"à votre joie", à la joie que vous versez à l'esprit, à l'âme par

les sens; "une joie étrangère" *suj.* de la phrase régulière.—Tout le monde peut trouver aisément de telle vers. On y aime, sans doute, l'apostrophe à des arts inanimés.

v. 3.—"Non": mot de remplissage, froid comme le reste;—"le sage" terme vague et convenant à tout; "servir ses moments doux" est une affreuse platitude, aussi vieille que l'eau et le soleil.

v. 4.—Ce vers est passable, en vertu de l'entithèse et de l'harmonie du rythme. Il reste vrai, quand même, que rien ne surprend, parce que l'image est trop loin de notre esprit et qu'elle est vulgaire.

v. 5.—"Que vis-je" est atroce, banal, sans raison et sans grâce;—"autour de lui" sans doute; qu'est-ce que ce mot, qu'on devine, ajoute à l'idée; si vous le supprimez, celle-ci s'entend aussi bien.

v. 6.—"inspiration", associé à "lampe" est bon et neuf, inattendu; quelle épithète froide et peu harmonieuse! Mais enfin ce vers peint une situation.

v. 7-8.—Vers faibles, à cause des termes généraux, tant pour les verbes que pour les noms, de plus, il y a *fausse* rime, à l'hémistiche du vers 8 avec celui du vers 9.

v. 10-12.—Il y a des métaphores assurément dans ces derniers vers; le malheur est qu'elles sont sans sel et sans vie: "entouré, abri sacré", tout cela n'apprend rien et ressemble de loin à de la poésie.

Ces vers peuvent inspirer un peu un essai sur les "avantages des beaux-arts et de l'étude", mais à condition de se faire un style plus attrayant, plus chaud, plus personnel, plus original. Nous n'entrevoions qu'à peine l'utilité de semblables bluettes, fanées, démodées, qui n'enseignent pas grand chose.

II.—Trois jours de Christophe Colomb.

1

"En Europe! en Europe!" — "Espérez." — "Plus d'espoir!"
 — "Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde!"
 Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
 Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
 Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
 Il marche, et l'horizon recule devant lui;
 Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
 L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
 Il marche, il marche encore, et toujours: et la sonde
 Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Ce premier *dizain*, en vers alexandrins, inaugure le sujet en posant l'idée dominante, à l'aide d'un *dialogue*.—C'est la voix des matelots, fatigués, perplexes, qui retentit à nos oreilles, réclamant le retour: "en Europe!...." Le second vers accuse la grandeur d'âme et l'invincible espoir de Colomb: ce vers est superbe d'assurance, d'ampleur d'idées en si peu de mots.—Les répétitions "il marche" font sentir l'intensité du

désir d'aborder quelque rivage; ce style *coupé* traduit l'émotion vive et la crainte.

Belle strophe, avec ses rimes multiples "onde: 4; ond.:2) et sonores. L'action se noue et l'on est curieux des incidents à venir.

2

Sur la barre qui crie, au milieu des ténèbres,
Le pilote, en silence, appuyé tristement,
Ecoute du roulis le sourd mugissement
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieus,
L'ardente Croix du Sud épouvante ses yeux,
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté:
"Colomb! voici le jour! le jour vient de renaître!
— Le jour! et que vois-tu? — Je vois l'immensité"...

Le poète décrit : "pilote, barre, ténèbres, silence, roulis... mers..."; ce qui repose l'esprit en vers calmes, solennels, sur des rimes embrassées et masculines. Le procédé est ingénieux. On voit que le navigateur d'alors examine surtout les constellations, et ce point inspire deux beaux vers: car "la Croix du Sud", c'est l'inconnu et le nouveau, la "Grande Ourse" australe.

Puis vient "l'aube attendue" du second des trois jours; le drame avance, et le dialogue par apostrophe anime le sujet: on sait que l'auteur a composé pour le théâtre des drames, des tragédies, des comédies, un opéra. C'est la vigie qui parle à Colomb, qui dit froidement "Le jour! et que vois-tu?..."

3

Le second jour a fui. Que fait Colomb? il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
"Périra-t-il? Aux voix! — La mort! — la mort! — la mort,
Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire."
Les ingrats! Quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!
Et peut-être, demain, leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!...

Le texte du poète comporte une autre strophe avant celle-ci: ce que laissent entendre les trois points, après "l'immensité..." De là vient la surprise que donne le v. 1 "Le second jour a fui". En quelques mots brefs et incisifs, la conspiration des marins est dramatisée: c'est énergie et bien saillant de relief.—Puis se présente une belle hypothèse, gonflée de mélancolie et de compassion: Tuer Colomb, peut-être un jour

avant d'être un grand homme!! L'on frémit avec le poète et l'on tremble pour le héros. S'il dort, sans doute prie-t-il aussi le Ciel.

4

Soudain, du haut des mâts descendit une voix:
 "Terre! s'écriait-on, terre, terre!" Il s'éveille;
 Il court. Oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
 La terre!... ô doux spectacle! ô transports. ô merveille!
 O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
 Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
 Je la donne à son roi cette terre féconde;
 Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
 Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
 Un trône, ah! c'était peu!... Que reçut-il? des fers.

Pendant son sommeil, Colomb fait un rêve, où il aperçoit un pays inconnu, riche de fruits, de flots qui roulent de l'or. Le poète peint l'Amérique; mais le texte (*Cours sup. des Frères*) a supprimé plusieurs strophes; celle-ci est la dernière.

La découverte inspire la joie, les clameurs, les transports, les pleurs attendrissement. Puis l'auteur conclut par des suppositions sur les rémunérations dues au découvreur héroïque: il les termine par un coup de théâtre: "des fers". En effet, l'histoire dit que François de Boradilla, outrepassant ses pouvoirs, fit arrêter Colomb, pendant son troisième voyage et le renvoya en Espagne, captif et enchaîné: c'était l'épreuve qui devait faire du héros un saint.

Cette *ode héroïque* est tirée du Liv. II. des *Messéniennes* de Casimir Delavigne (1793-1843). Ce sont des *élégies* plaintives sans aucun sentiment religieux, échos d'un patriotisme attristé. Le poète sentit plus tard le vide de son âme et de sa poésie, et son enthousiasme chrétien lui inspira les "Nouvelles Messéniennes."

Le "Voyage de Colomb" décrit en beaux vers une traversée longue et périlleuse, mais il n'est fait mention ni des calculs, ni de la religion du grand navigateur. L'auteur révèle un talent délicat, ingénieux, mais sans énergie, sans richesse de style, sans profondeur.

M. Chapman lui est bien supérieur dans son ode: *Terre!...* et ailleurs.

ART. III. — DEVOIRS D'ÉLÈVES.

I. — Mémoires d'une goutte d'eau.

(Suite)

L'aurore teintait l'orient d'or pâle et de blanc lavé de rose, quand je repris le plein sentiment de mon existence. Pour la première fois, je

vis le ciel arrondi comme une voûte d'opale et de saphir, et le soleil, au bord du firmament, dans les brumes transparentes du matin.

Ce premier alléa suggère que "la goutte d'eau" connaît la littérature, une littérature de bon goût, de nuances fines et délicates, sans la mièvrerie des chroniques montréalaises. — "repandre le plein sentiment de mon existence" est une locution trop unie, trop facile, trop vague, froide comme un moule d'acier.

Où suis-je? Comme tout est beau et vaste ici? N'est-ce pas un rêve? Non, non, m'écriai-je, grisé de lumière et de désir jusqu'alors inconnus. Une ère nouvelle s'ouvre devant moi. Ténèbres séculaires, longue nuit sans étoiles, passé obscur et sans nom, adieu! Je cours vers l'avenir séduisant comme l'espérance, radieux comme l'astre-roi, qui monte dans le ciel pur.

Peut-être que la surprise et l'admiration devant le spectacle grandiose de la nature ne ressortent pas assez dans la première ligne: à mon sentiment, il fallait dire plus, si l'on raisonne l'impression: il importe de pousser une idée bien amenée et à sa place. L'apostrophe aux "ténèbres, au passé" est bonne; elle eût mieux ressortie après un développement gracieux et enthousiaste.

Faut-il condamner "m'écriai-je," inutile; "grisé" au lieu de *ivre, ébloui*; "s'ouvre devant moi" pour "vient sourire à mon deuil, à ma carrière," "perpétuelle nuit," "obscur et sans nom" sont ici synonymes; "je cours": je bondis, je tressaille?

Nous avons surgi (ou *émergé*), mes sœurs et moi, comme une miroitante échancrure sur la lisière d'un bois, au milieu d'un paysage ravagé. Des troncs aux filandres traînantes lourdement renversés (ces deux mots expriment l'action; mettez l'état comme les géants couchés) dans les plis de terrain, des fragments de gneiss (ou *granit*) sur des lambeaux de gazon, des arbustes fendillés (*écorchés et meurtris*) tout indiquait (*accusait*) le récent cataclysme (*bouleversement*), qui nous avait amené à fleur de terre, sous le grand soleil du bon Dieu.

* * *

En peu de temps, une ceinture de mousse vint serrer nos bords humides; des roseaux y plongèrent leurs racines ternes, et mainte fois nous saluâmes en révérence. A l'abri des ardeurs du midi; sous la toiture d'une roche se profilant en saillie effilée, j'écoutais des heures entières, des gazouillis d'oiseaux, des gazouillis d'enfants: deux mélodies charmantes. Et le soir, qu'ils étaient beaux les grands cieux constellés! J'aime les nuits claires et sereines, les nuits d'été qui jetaient au fond des lacs de soyeuses draperies brodées d'étoiles.

Le paragraphe est du style romantique de meilleur goût: rien de criard.

rien d'outré, de prétentieux. Comme *style descriptif*, vous êtes près d'en savoir assez: il faudra songer au *récit moral*, associé à celui-là.

"de temps" *genre*, prenez l'*espèce*: mois, semaines, jours; "serrer" enlacer, enserrer, enguirlander; "humides" et "bords": palais solitaires...; "plongèrent": évitez les parf. à l'aide de "vinrent, etc.." mieux vaudrait le *présent* partout: "y baigner leurs...": nous remerciant de saluts révérentieux; "se profilant... effilée": ce dernier mot fait double emploi; "claires et serelines": mettez une épithète physique et une morale: "reposantes et serelines"; "les soyeuses broderies d'étoiles."

Est-il vrai que le désir se trouve (*surname*) toujours dans la coupe des heureux? Pour moi, ce tranquille bonheur fait (*tissé*) de calme, de lumière et d'harmonie, me lassa. Je rêvais d'un autre paysage, d'un autre coin (mot usé: *oasis, clairière*) du ciel. Dès lors, les compagnes de l'humeur aventureuse, la tristesse et la satiété (il faudrait, sans l'article pour faire l'apposition: tristesse (*abattement*) et satiété m'envelopperent (parf. lourd) de mélancolie comme (?) tout ce que j'avais aimé et admiré.

Le hasard, non, la Providence, — car je crois en Dieu — amena à la source où je souffrais d'ennui, une gracieuse enfant, fleur animé se penchant sur l'onde comme un blanc nénuphar.. Elle y plongea une coupe de cristal où s'engouffrèrent des myriades de gouttelettes éprises comme moi d'idéal et d'inconnu. Brillant était l'esprit, douce et bonne la légère sylphide... J'entraîs dans l'emphore cristalline. Au bonheur ma voile! Que Dieu me protège!

Beau développement, certes. Peut-on l'enrichir? oui, l'auteur le pourrait, la lime à la main. — "car j'ai foi en Dieu... conduit (un jour) un matin au réservoir où je dépérissais de langueur... animée qui s'incline... Elle (sa main si frêle y plonge une urne (mot de Chateaubriand) de cristal où se précipitent..., haletantes comme moi d'idéal..."

(A suivre).

II.—Leçons expliquées.

N. B. — Nous avons donné ce texte aux élèves de Belles-Lettres comme devoir écrit; aucun n'a traité le sujet avec la clarté et la force que réclame son excellence, ainsi que ses avantages pratiques.

Il n'est pas sans intérêt de tenter un développement, sous forme d'esquisse, en vue de faire ressortir les considérations qui militent si vigoureusement en sa faveur.

Développement.

Des exercices scolaires les leçons ont paru, toujours et partout, un élément essentiel de formation. Formation intellectuelle, j'entends; car en vérité on ne saurait le concevoir, dans leur portée et leur exigences pratiques, qu'en raison même du contingent efficace qu'elles assurent aux

facultés supérieures. Que la mémoire sensible soit un moteur et un agent qui tende au *psittacisme* — quel mot! — ou vulgairement à la récitation à la façon d'un perroquet, nul ne renie l'intervention et l'empiètement. Mais, il y a beau temps que ce procédé est hors de saison, en présence de tous les maîtres et des maîtresses de pédagogie sérieuse.

Ce qu'il importe, sans doute, de cultiver et d'améliorer, c'est la mémoire intellectuelle; et ici, nul doute que la *leçon expliquée* produise des fruits de saveur et de conserve durable. C'est le dessein que nous avons poursuivi, depuis la fondation même de notre publication.

Il est regrettable que tout enseignement ne vise point, avant tout, le réveil de l'intelligence et la coopération des facultés qui en forment les avens. A ce défaut il est un remède; il convient de l'énoncer, et si l'on veut, de le vulgariser; c'est la leçon expliquée en classe par le professeur.

I

Qu'est-ce qu'une leçon? — *C'est un texte expliqué en classe*. Idées, mots, formes de la pensée, nuances du sentiment, structure grammaticale régulière ou exceptionnelle, tout l'intérêt du texte est examiné, défini, noté même par les élèves. Est-ce suffisant? Point du tout.

L'on dit aux élèves: "Ce texte expliqué, vous avez profité à ne point l'oublier, ni le commentaire que vous avez noté ou entendu. Vous allez donc l'apprendre, et vous le récitez. Il vous le faudra relire, le *revoir*; gardez-vous de répéter — en perroquets — les syllabes incomprises, les phrases démembrées, les pièces dépecées. C'est de la pensée connue, des sentiments éprouvés, que votre esprit doit s'inspirer. Apprendre une leçon, c'est conserver, dans le souvenir, des *mots* "qui habitent des *idées* et qui suggèrent des *réflexions*." Ces mots, vous les avez entendus, traduits; ces idées, vous les avez atteintes; ces réflexions, vous les avez écoutées, faites, provoquées, saisies. En vous assimilant ce texte, vous emmagasinez, vous mettez en réserve un approvisionnement de pensées, de sentiments, d'images, qu'il dépend de vous de sauvegarder vivantes, fécondes, prêtes à germer, à croître, à pousser des racines en bas, des jets et des fleurs en haut."

II

Et qu'est-ce que la *récitation* des leçons? — *La vérification du travail fait en étude*. Et, de vrai, ne dirait-on pas, de nos jours, que la chose incline à dispenser les élèves d'un labeur personnel d'assimilation et de conquête! C'est une erreur, sans nom et inqualifiable.

Voici. Un élève récite un morceau de Chateaubriand ou des vers de Corneille: il hésite, cherchant un mot. — "Quelle est l'*idée* de l'auteur?" — Si l'élève répond à une telle question, c'est qu'il a bien pu oublier un terme, un groupe de syllabes, mais non pas l'idée, le sentiment, l'essentiel. S'il ne répond point, c'est qu'il n'a pas compris, ou retenu, ou écouté l'explication.

Entendez-vous un autre: ni ponctuation, ni sens, ni respiration: quelle récitation meurtrière d'automobile! Un troisième ahane des mots, reprend deux, trois fois un hémistiche ou un groupe d'expressions pour sauter par une sorte d'élan sur ce qui suit: quelle acrobatie verbale!

Ainsi la leçon sert à vérifier l'attention ou l'inattention de l'élève; elle sert encore à obliger de mieux entendre le texte, puisqu'elle oblige à en rendre les intentions, le mouvement, le caractère, la vie interne par la diction même; elle sert enfin à en garder le souvenir plus stable, puisqu'un mot que l'on se rappelle en le comprenant peut faire revenir à l'esprit un mot que l'on avait oublié, et que la réflexion retrouve.

* * *

Ainsi, qu'il s'agisse de leçons mot à mot, ou de leçons sans s'y astreindre, le procédé reste identique: il s'agit d'obtenir l'effort réfléchi. Les conseils y sont impuissants; il faut des exercices, et c'est ce que nous avons offert dans notre publication.

Tout l'objectif de l'enseignement est la formation intellectuelle, à savoir étroitement unir la mémoire et l'intelligence,—ce qui n'exclut point la formation extérieure par les leçons; tenue, prononciation, ton naturel, parole intelligente et intelligible.

Il n'est pas une seule classe, du cours élémentaire au cours supérieur, qui ne se prête à cet éveil de l'intelligence et de la mémoire: l'art est de le savoir provoquer et d'y réussir au grand intérêt et à l'avantage des élèves.



NOTIONS DE PHILOSOPHIE

LA SENSIBILITE.

ART. III.—LES PASSIONS.

V. — CLASSIFICATION.

1. Quoi qu'il en soit des classifications *anciennes* et *modernes*, il suffira d'indiquer la nomenclature *contemporaine*.

Comme elles s'associent aux inclinations, elles se divisent comme elles n'en étant que le développement extraordinaire.

2. Les **personnelles** sont—*physiques*, quand elles naissent de la prédominance de certains appétits et qu'elles concernent le corps: la gourmandise, l'ivrognerie proviennent du besoin exagéré de manger et de boire.

Elles sont *morales* si elles naissent de l'exaltation de certaines penchants et qu'elles concernent l'âme: l'amour excessif de soi-même tourne à l'égoïsme et à l'orgueil; l'amour excessif de l'estime des autres dégénère en vanité, en hypocrisie; l'amour de l'indépendance en subordination et en révolte; l'amour des honneurs en ambition et en despotisme; l'amour de l'argent en avarice...

3. Les **sociales** sont — *domestiques* ou *familiales* — paternelle, maternelle, conjugale, fraternelle — peuvent devenir excessives, exaltées, violentes, et c'est en mal avec des périls extrêmes et redoutables;—*sociales* comme l'amitié qui se peut tourner en exclusivisme jaloux, comme l'amour passionnel qui pousse à des excès malheureux. Le chauvinisme est l'exagération de l'amour du sol natal; le cosmopolitisme, de l'amour de l'humanité.

Il est évident que, par contre, toutes ces inclinations sociales, si elles sont bienveillantes, peuvent élever l'âme à la magnanimité, à l'héroïsme, au dévouement le plus sublime.

4. Les **supérieures**, qui affectent la tendance au vrai, au beau, aux arts, au bien et à ses œuvres, sont — les unes *excellentes*, comme serait la passion du savant, de l'artiste, du missionnaire; — les autres *condamnables*, car l'amour du vrai peut devenir de l'utopie, l'amour du bien, un faux zèle, l'amour du beau, de l'engouement, le sentiment religieux, du fanatisme.

Remarques.—a) Toutes les inclinations, on le voit, sont susceptibles d'exagération, pour le mal comme pour le bien; mais c'est les personnelles qui réalisent le mieux le type de la passion dérégulée, parce que les inclinations individuelles peuvent devenir plus complètement des

tendances *perverties*, déviées de leur véritable fin, en s'attachant à la poursuite du plaisir, à l'exclusion du lieu vers lequel elle doit tendre.

b) La moralité n'apparaît qu'avec l'intervention de la liberté. Nulle passion n'est formellement mauvaise — et ne rend point responsable — que si la volonté l'accueille et la ratifie comme mauvaise et quand même mauvaise. Ceci est important : se surprendre indigné jusqu'à la colère qui bouillonne au fond de l'âme n'est qu'un phénomène sensible et naturel : aucun mal, aucun péché, aucune responsabilité, aucune accusation, aucune absolution nécessaires. Cette tendance connue, éprouvée, ressentie provoque au mal, mais reste matériellement indifférente ; elle va devenir méritoire, occasion de vertu, si la volonté libre la comprime et la maîtrise. — Il en sera ainsi de toutes les émotions, de toutes les inclinations de la sensibilité.

c) Le mot *cœur* désigne l'ensemble des facultés *affectives* et des sentiments *moraux*, — par opposition au mot *esprit*, qui dénote les facultés intellectuelles prises ensemble.

Cet emploi du mot *cœur* provient d'une opinion erronée, qui plaçait le siège des passions dans le cœur, parce qu'il en reçoit le contre-coup et les émotions.

d) Si la passion est violente, au point d'aveugler l'intelligence et d'enlever la liberté, on n'est pas *directement* coupable de l'acte commis alors, puisque l'on suppose que la volonté réfléchie a fait défaut, mais *indirectement*, car on a posé librement la *cause* de cet acte, en laissant la passion acquiescer un empire tyrannique.

e) Cependant la passion peut être une circonstance *atténuante*, surtout juridiquement, parce que d'ordinaire on n'en a pas prévu ni voulu toutes les désastreuses conséquences.

Mais de là à innocenter certains crimes — à la façon trop commune aux romanciers et aux dramaturges, sous prétexte qu'ils ont été inspirés par la passion, — il y a loin : est-ce que tous les crimes ne sont pas passionnels à quelque degré ?

(A suivre).



SUPPLEMENT

Chronique religieuse et littéraire du monde catholique.

I. — Canada.

1. MGR RACICOT. — Tous les Canadiens ont accueilli avec applaudissement la nomination de Mgr Racicot, comme coadjuteur de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal.

Il suffit d'avoir approché une seule fois le nouveau prélat pour se sentir attiré et charmé de la noble simplicité de ses manières, de l'aménité de son caractère, des grâces de son esprit, de la distinction de sa personne. Il associe les talents de l'administrateur habile, expérimenté, à l'ascendant de l'homme cultivé, du prêtre régulier et modèle, de l'évêque vertueux qui se cantonne sur les sercines hauteurs de la perfection acquise.

A Sa Grandeur la REVUE présente les plus sincères félicitations et les meilleurs souhaits de santé et de bonheur jusqu'au soir de son édifiante carrière!

2. Sans envahir le terrain de la politique — que nous excluons à dessein de notre programme — il nous plaît de constater le fait de la nomination du docteur J. O. RHÉAUME, avec le portefeuille de l'Agriculture, dans le nouveau cabinet de la Province d'Ontario.

3. Au moment de la rédaction, l'on vient de présenter au Parlement fédéral un projet de loi tendant à ériger en provinces les deux territoires du Nord-Ouest canadien, celui de l'*Alberta* et de la *Saskatchewan*.

A ce projet de loi se rattache une annexe, grosse de conséquences, la question des *écoles séparées* au Nord-Ouest. Les passions politiques ont longtemps envenimées ces questions, que le temps et l'expérience, conseillers de la justice, permettent aujourd'hui d'envisager avec plus de calme, de sérénité, d'espérance et de conciliation.

4. "**Le Semeur**" — Bulletin mensuel de l'Association de la jeunesse canadienne française: il mérite bon accueil, et nous lui souhaitons vigueur et bonne fortune au défrichement du sol qu'il entend exploiter avec l'espoir de copieuses récoltes.—Prix d'abonnement: 0.50 cents, 324 rue Ste-Catherine, Montréal.

5. "*La Nouvelle France*".—La livraison de février nous apporte d'excellents articles. Signalons la belle étude, à la fois critique et littéraire, une vraie thèse de licence, ample d'aperçus, élégante de style, tombée, comme tombe un fruit mûr, de la plume gauloise de M. l'abbé Cam. Roy. Avec une finesse qui s'associe à la délicatesse et à la logique qui raisonne juste, le critique analyse l'ouvrage de *Madeleine*, "la très

bonne", intitulé *Mon premier péché*. Tout est pris — et il ne reste rien à glaner.

M. l'abbé C. Roy, qui est modeste, est plus qu'un *causeur littéraire*; c'est un critique qui sait analyser et communiquer en une langue preste, variée, souple, ses *impressions* — comme s'exprime J. Lemaître — ses convictions morales, religieuses, patriotiques, surtout ses goûts littéraires. On serait tenté de lui dire: "A quand votre histoire classique de la littérature canadienne?"

II. — Etats-Unis

1. A *Indianapolis*, le 28 décembre 1904, le Vice-Président des Etats-Unis a été initié à la société maçonnique. M. FAIRBANKS, le même jour a passé par les degrés d'*Apprentis* — 10 heures — de *Compagnon* — 2 heures — de *Maître*, dans la nuit. Cet homme éminent — sans rire aux éclats — s'est soumis, deux heures durant, entre la collation de chacun des trois degrés, à une sorte de dressage consistant en pantomimes et en vaines, puériles simagrées, qui conviendraient à peine à un singe de la classe des gorilles dans un cirque de basse plaisanterie.

Il est vrai que le Président Roosevelt s'est ployé aux mêmes initiations funambulesques et cabalistiques, en 1901, dans son domicile de New York, peu après son élection à la vice-présidence.

Toutefois, ces messieurs condescendent encore sérieusement et avec emphase à tolérer le catholicisme, à le regarder avec son dogme et sa morale, sa discipline et son culte, d'un oeil que baignent la pitié et la mansuétude volontaires. Pour que l'on ne prenne pas le change, ils se donnent la peine d'en parler, et l'on applaudit à leur langage comme à celui du "lion" qui épargne un "rat" ou un "renard".

Nous sommes édifiés sur les conclusions ultimes de la Réforme: les principes posés par le libre examen et la révolte aboutissent à la farce grotesque et à la plus infantine dérision: c'est un culte et un rit maçons, qui les consolent du deuil séculaire de la religion! Triste comédie!...

2. Durant vingt-trois années (1880-1903), la statistique américaine a enregistré 82,555 suicides, dénotant une effroyable progression: — 605 en 1881; 7,845 en 1901; 8,132, en 1902; 8,597, en 1903.

Le nombre des homicides monte à 8,976 en 1903, pendant que le chiffre total des meurtres en vingt-trois ans atteint la somme de 129,464.

Heureuse République!... Deux villes qui seraient peuplées, l'une de 82,555 âmes, — la cité des suicidés; l'autre, de 129,464 âmes, — celle des assassinés, auraient totalement péri, en l'espace si court de vingt-trois années!... C'est affreux, et l'on ne saurait imaginer le calcul du nombre des infanticides.

Les âmes pieuses, qui apprécient les fruits de l'Apostolat de la prière, sont invitées à se souvenir devant Dieu de tant d'âmes, leurs sœurs, exposées à se perdre éternellement.

3. Le *Literary Digest* continue sans trêve son étalage de produits venimeux, narcotiques et délétères. Chaque livraison est un défi à chacune des facultés humaines—il n'y manque que la honte et l'impudence pour la vue.

Presque tout l'article *The religious World* est un mélange nauséabond de potasse rationaliste, fantaisiste, inventions saugrenues de cerveaux hantés d'illuminisme, d'orgueil personnel, de vues et d'aperçus irréli-gieux, humanitaires, nationaux même, tout l'inversion des principes catholiques et de la saine doctrine.

III. — Autriche.

1. La population de l'empire autrichien se compose d'éléments hétérogènes : latins, germains, slaves.

I. Latins:	Italiens....	730,000
“	Roumains....	220,000
	Total....	920,000
II. Allemands....		9,000,000
III. Slaves:	1. Tchèques....	6,000,000
	2. Polonais....	4,000,000
	3. Ruthènes....	3,250,000
	4. Slovènes....	1,350,000
	5. Serbo-Croates....	680,000
	Total général....	25,000,000

2. En ce qui concerne la religion, la répartition se fait ainsi :

Catholiques....	19,490,000
Grecs orientaux....	560,000
Grecs unis....	2,835,000
Israélites....	1,176,000
Protestants....	450,000

